

Le Courrier du Mémorial



Bulletin de liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

N° 31 / Mars 2018

SOMMAIRE

- 1 Éditorial
- 2-3 P. Collowald, pionnier d'une Europe à unir
- 4 Les passeurs du Sundgau
- 5 La résistance alsacienne jusqu'à Viommois
- 6 La conquête de l'Alsace par Louis XIV
- 7 À larmes égales
- 8-9 Le rallye 2017
- 10-11 La page du Mémorial
- 12-13 Rhin et Sundgau
- 14-25 DOSSIER : Témoignage d'Aloyse Zimmermann, Malgré-nous
- 26-29 Double évasion d'un aviateur américain
- 30 Voyage à Lidice et Terezin
- 31 À la frontière, Malgré-eux
- 32 Morceaux choisis de Pascal Coquis
- I-IV Blasons des communes adhérentes à l'AMAM
- I-IV Fiches pédagogiques

Paul Collowald, un guide pour le mémorial

« Tous les vingt ans la jeunesse pose une question, faute de pouvoir y répondre, on mobilise »

Georges Bernanos

Le Mémorial Alsace-Moselle dispose certes d'une équipe de guides compétents, qualifiés, performants, capables de faire comprendre les arcanes les plus secrètes de notre histoire récente...

Cependant, si on avait sous la main un guide qui ait vécu toutes les époques représentées dans les différentes salles, qui ait souffert des vicissitudes de la guerre, milité pour la réconciliation et la paix, qui en outre puisse représenter avec conviction et enthousiasme le sens de ses engagements patriotiques et européens, alors quel bénéfice pour la compréhension de notre histoire !

Or cet homme existe. Né à Wissembourg en 1923, étudiant témoin impuissant de la marche vers la guerre, contemporain de l'annexion, de la germanisation et de la nazification de sa province, résistant de la première heure mais rattrapé par l'incorporation de force, évadé de la Wehrmacht, journaliste au *Nouvel Alsacien* et correspondant du *Monde*, grand reporter dans l'Europe dévastée, devenu proche de Robert Schuman, nommé porte-parole des vice-présidents de la Commission européenne, Directeur Général de l'Information de la Commission européenne, familier de Jean Monnet, Raymond Barre, Pierre Pflimlin, Jacques Delors... Paul Collowald, à jamais marqué par la guerre, est devenu un apôtre de la réconciliation et de l'Union Européenne.

Sabine Menu, enseignant chercheur à l'Université de Strasbourg vient de lui consacrer un livre « P. Collowald, pionnier d'une Europe à unir » (à paraître prochainement aux éditions Peter Lang). Quel guide en effet qui, en tirant les leçons du passé, s'efforce de transmettre aux jeunes générations « le rêve du commencement » tout en « sachant que l'Europe est inachevée, mais très largement commencée. Il s'agit d'un bel héritage à transmettre, doté d'un superbe projet politique à consolider et à développer... » car on ne peut tourner la page des querelles dépassées qu'à condition de les évoquer avec clarté et de faire des propositions concrètes* N'est-ce pas là aussi l'ambition du Mémorial rénové ? Dès 1942 RS confiait que « les frontières qui nous séparent ne doivent pas être la barrière entre des peuples forcément différents les uns des autres, mais le lien entre des hommes qui, en fin de compte, n'ont jamais été eux-mêmes à l'origine de conflagrations ». Des hommes comme Paul Collowald ont œuvré toute leur vie pour que cela devienne une réalité et pour que les craintes de Bernanos bien réelles au siècle dernier ne soient plus d'actualité. Ainsi la biographie écrite par Sabine Menu peut nous guider en compagnie de Paul Collowald à travers les méandres du Mémorial Alsace-Moselle, chemins de l'Europe**. ■

19 février 2018

Marcel Spisser

* Paul Collowald « J'ai vu naître l'Europe » La Nuée Bleue, 2014

** Voir fiches pédagogiques ci-incluses.

Paul Collowald, pionnier d'une Europe à unir

Une vie à dépasser les frontières

Sabine Menu

(à paraître en 2018 aux éditions Peter Lang)



Paul Collowald est de ceux qui ont fait les premiers pas vers l'Europe à unir. En 1946, après une jeunesse formée dans les mouvements catholiques et au lendemain d'une guerre au cours de laquelle il a subi directement les conséquences de l'annexion de l'Alsace et de la Moselle, il franchit le Rhin pour réaliser un reportage sur la jeunesse allemande pour le compte du *Nouvel Alsacien*. Il la découvre encore plus déboussolée que la sienne, et il ressent fortement la nécessité pour son époque de gagner la paix, après avoir vaincu la guerre.

En 1951, Albert Camus écrit : « *Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas. C'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement* »¹. Dans son Alsace annexée par les nazis, Paul Collowald a résisté à ce qui porte atteinte à la liberté et la dignité. Incorporé de force en avril 1944, il parvient à s'évader le 30 avril 1945 et à rejoindre l'armée américaine, puis à rentrer à Paris et enfin Sarrebourg. L'expérience de la guerre sera un terreau : la détresse qu'il a vue et vécue le rendra sensible aux appels pressants du « plus jamais cela » de l'immédiat après-guerre.

C'est la Déclaration Schuman du 9 mai 1950 qui, quelques mois après avoir rencontré le ministre des Affaires étrangères lors de la première session du Conseil de l'Europe à Strasbourg, le mettra définitivement en mouvement pour contribuer à l'Europe à unir. Il est frappé par le mélange « *d'audace et de réalisme, d'innovation révolutionnaire et de progressivité, d'impact immédiat et de perspectives plus lointaines* » de la Déclaration Schuman². Il dit « oui » mais pas uniquement par idéalisme : il y voit un projet concret d'amorcer l'engrenage de la paix. Et de fait, depuis cette date, nous vivons la plus longue période de paix de notre histoire.

Pour Paul Collowald, c'est alors le début d'une aventure européenne qui dure jusqu'à aujourd'hui. Dans les années 50, il devient correspondant du *Monde* et voue sa passion de l'information à la cause européenne en suivant les sessions parlementaires à Strasbourg. Puis il est recruté à la Haute-Autorité à Luxembourg pour les questions universitaires et de la jeunesse. À partir de 1959, il part pour Bruxelles où il devient le porte-parole du commissaire Robert Marjolin puis, à partir de 1967, de Raymond Barre. Directeur à la direction générale de l'information ensuite, il terminera sa carrière au Parlement Européen comme directeur général de l'information.

Tout au long de sa vie, Paul Collowald a œuvré pour faire comprendre la complexité et les exigences d'une Europe à unir aux journalistes comme au grand public. Mais pour lui, s'il y a du sens à travailler pour l'information européenne, cela doit se faire dans une perspective globale. Si l'Europe est aujourd'hui jugée trop lointaine, trop complexe, trop ennuyante, c'est aussi de la responsabilité de chacun de la rapprocher de nos vies, des débats qui nous animent et de nos aspirations. D'un côté, il y a les institutions nationales et européennes qui doivent dire ce qu'elles font. De l'autre, les médias doivent nous offrir une veille critique de l'actualité européenne. Enfin, il est de la responsabilité des citoyens de s'informer pour mieux décider. C'est ainsi que peut vivre, persévérer, être réinventé, le projet d'une Europe unie lancé par Robert Schuman il y a près de 70 ans. ■

Sabine Menu est enseignant-chercheur à l'EM Strasbourg Business School et responsable du bureau Europe à Bruxelles.

L'information sur l'Europe



Paul Collowald, correspondant du Monde à Strasbourg rend compte des débats de l'Assemblée parlementaire de la CECA où l'on parle déjà de la lutte contre les monopoles.



Jean-jacques Remetter (dernier Malgré Nous à revenir après dix ans de travaux forcés dans les conditions extrêmes d'un goulag sibérien) est accueilli au Pont du Rhin en 1955 à Strasbourg par Robert Bailliard, Président de l'ADEIF (Association des Évadés et des Incorporés de Force). P. Collowald est présent pour une interview pour le *Nouvel Alsacien*.

La Commission Européenne au travail

Photo de la première salle de presse de la Commission Européenne, rue de la Joyeuse Entrée à Bruxelles, avec au centre Bino Olivi (porte-parole italien), à sa droite Paul Collowald, Camille Becker (Belge), Norbert Kohlhase (Allemand) et, à sa gauche, Claire Meyers (néerlandaise), Stephen Freidberg (Américain) et Robert Cox (Britannique) – les deux derniers étant invités ce jour-là.



« On baignait dans une atmosphère qui était : on va construire quelque chose de nouveau. Quand je suis arrivé [à la Haute-Autorité],

je me rappelle m'être spontanément adressé à une secrétaire allemande dans sa langue. Ça me semblait logique, mais beaucoup ont été surpris, pour une question de hiérarchie aussi. Mais on était guidé par ceci : si chacun y met du sien...

On est en train de faire quelque chose de grand. La paix sur notre continent »*.

... et en face, une vingtaine de journalistes accrédités (aujourd'hui ils sont plus de 500 !) qui posaient des questions pour leur journal respectif à Bonn, Rome, La Haye, Luxembourg ou Paris... « parfois, c'était sportif ! », dit Paul Collowald.

*(extrait de la biographie de Paul Collowald, *Pionnier d'une Europe à unir*, par Sabine Menu)



60^e anniversaire de la Déclaration Schuman

Paul Collowald, Président de l'association Robert Schuman, aux côtés de l'ancien président de la Commission Européenne Jacques Delors et du Président du Centre Européen Robert Schuman et maire de Montigny-les-Metz Jean-Luc Bohl, lors de la commémoration du 60^e anniversaire de la déclaration Schuman à Scy-Chazelles.

¹ Albert Camus, *L'Homme révolté*, 1951

² Paul Collowald, *J'ai vu naître l'Europe*, Strasbourg : Editions de la Nuée Bleue, 2014

Les rendez-vous de l'AMAM

À Mulhouse au Grand Comptoir

LES PASSEURS DU SUNDGAU

► Avec Michel Buecher, Pascal Froehly et Clément Heinis

L'histoire des passeurs du Sundgau, et tout particulièrement l'évasion réussie du général Giraud, mais aussi celle des 18 de Ballersdorf et des 183 de l'Espenkolonne qui se réfugient en Suisse pour fuir l'incorporation de force, représente une des pages les plus héroïques de la résistance alsacienne.

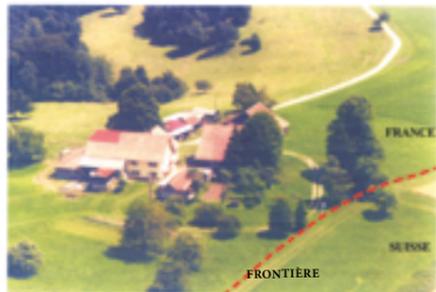
Michel Buecher, vétérinaire de campagne, a parcouru sa vie durant toutes les collines du Jura alsacien où il entra dans l'intimité de bien des fermiers, souvent très isolés, qui de près ou de loin ont appartenu à des réseaux de passeurs. Il écoute, questionne, transcrit et parfois parcourt et photographie les sentiers des passeurs. Une fois retraité, Michel Buecher se transforme en historien et complète les informations recueillies par des recherches aux Archives afin de reconstituer l'histoire du réseau Martial, le plus ancien réseau de résistants alsacien. Il va publier un premier ouvrage, *Les trois évasions du général Giraud*. Pour enrichir son intervention, Michel Buecher a été accompagné de MM Froehly et Heinis, deux historiens locaux connus pour leurs recherches sur les passeurs.



L'évasion du Général Giraud coûta un lourd tribut à la Résistance alsacienne

Les conciliateurs ne manqueront pas : Linarès tente une médiation avec Jean Moulin; à Alger où il dirige les services de contre-espionnage, Paillole dit à Giraud : "Il faut absolument que vous vous entendiez avec de Gaulle". Paul Winter, devenu chef des Forces françaises de l'intérieur du Haut-Rhin, dira un jour l'amertume suscitée en Alsace par cet insuccès, alors que l'évasion du général avait été un moment de grand espoir dans une résistance de quatre ans.

En 1948, un officier de l'armée d'Afrique, retiré dans son village de Bourgogne et lié à l'Alsace par sa femme, évoquait devant le général de Gaulle, qui l'écoutait avec une attention soutenue, le destin et le sacrifice de ces hommes d'Alsace et de Lorraine, rebelles du premier jour. René



OBERLANG (Haut-Rhin): Ferme des Ébourbettes, alt. 756 mètres, photo aérienne prise côté S-W depuis la Suisse par Jean-François Nussebaumer extraite des Actes du Colloque Franco-Suisse de Lucelle (Haut-Rhin) - 29 avril 2006
Ferme des Ébourbettes, le dernier lieu de passage du général Giraud à quelques mètres de la frontière suisse.

Ortlieb et l'abbé Stamm, arrêtés en septembre 1943, interrogés de longues semaines par la Gestapo de la rue Sellénick à Strasbourg, furent exécutés en avril 1945 à la prison de Wolfach. Le capitaine Israël fut assassiné en juin 1944 sur son lit d'hôpital à Lyon par la police allemande qui, pour le faire parler, l'avait vainement confronté à sa mère de 70 ans qui disparut à Auschwitz. Henri Veit, arrêté en septembre 1944 à Belfort, torturé trois jours durant fut exécuté sans qu'il n'ait jamais parlé. Leur héroïsme et leur mort en témoignent jusqu'à nos jours : la Résistance qui était d'abord un combat fut aussi l'expression d'une spiritualité. Leur nuit n'a point d'ombre.

D'après Bernard Veit in DNA du 16 avril 2002

À Schirmeck au Mémorial

LA RÉSISTANCE ALSACIENNE JUSQU'À LA BATAILLE DE VIOMBOIS, DU MYTHE À L'HISTOIRE

► Avec Michel Adenot

Ils étaient 52 passionnés d'Histoire pour braver le grand froid et la neige dans le but de s'entretenir avec Jean-Michel Adenot, historien et petit-fils de résistant déporté de Moussey. « La résistance alsacienne jusqu'à la bataille de Viombois, du mythe à l'histoire » affichait le programme de ce café d'histoire.

Conférencier enthousiaste et passionnant, J.M. Adenot fait une étude critique de documents écrits et oraux, tant français qu'allemands, afin d'éclairer quelques thèmes alsaciens, parfois controversés, de cette histoire, tout en donnant au passage une excellente application de la méthode de recherche historique. Grâce à la vidéoprojection il reconstitue l'ambiance au sein de la Résistance pendant les crises des années 1940-1942 où s'affrontent les fortes personnalités de deux Alsaciens : Paul Dungler et Charles Bareiss.



Néanmoins la réunification des réseaux a donné naissance en 1943 à la formation de groupes mobiles Alsace-Vosges –les GMA- dont l'ambition est de participer à la libération de l'Alsace. Ainsi le conférencier est amené à évoquer les parachutages (armes et soldats anglais) mais aussi les erreurs et les imprudences des responsables du maquis qui ont amené, le 4 septembre 1944, à la bataille de Viombois avec son cortège d'arrestations, de procès, de déportations et d'exécutions.

En guise de conclusion, l'orateur insiste sur les différences entre vérité officielle et vérité réelle, selon qu'on se réfère à des documents allemands ou à des documents de la Résistance. Vaste sujet que M. Adenot promet d'aborder dans un prochain café d'histoire. Le rendez-vous est donc pris.

Lettre de Paul Dungler au Maréchal Pétain

Lyon le 30 mai 1941

Monsieur le Maréchal,

Mes amis d'Alsace viennent de m'envoyer plusieurs agents de liaison me demandant instamment de transmettre à leur chef vénéré le Maréchal Pétain leurs appréhensions et leurs cris d'angoisse provoqués par les pourparlers qui sont en cours. À la suite des dernières déclarations de Laval au sujet des propositions allemandes, leur inquiétude n'a fait qu'augmenter. (...)

Maintenant que la France, sous votre haute direction, a l'espoir d'aller vers un avenir meilleur, mes compatriotes restés en Alsace me chargent, Monsieur le Maréchal, de vous dire qu'ils ne reconnaissent à aucun Laval ou Darlan le droit de disposer d'eux et de vous transmettre l'exposé de leur droit et de leur volonté de rester français. Ils n'admettent pas d'être la monnaie d'échange contre quelques vagues facilités accordées passagèrement par l'ennemi héréditaire, ou pour le retour de quelques prisonniers. Mes compatriotes sont outrés de constater avec quelle légèreté certains Français croient aux promesses fallacieuses des dirigeants allemands, comme ils oublient toutes les leçons de l'histoire et spécialement celles des dernières années. Nous savons que tous les moyens sont bons à Hitler pour entraîner la France de l'armistice dans son sillage, au moment où le terrain commence à lui manquer sous le pied. Il faut aux dirigeants nazis un succès immédiat et retentissant en France. De toutes parts me parviennent des renseignements absolument sûrs et

abondamment recoupés sur l'état de démoralisation intérieur allemand. De nombreuses lézardes apparaissent à l'observateur averti sur la belle façade allemande. Aussi incroyable que cela puisse paraître une partie de plus en plus grande de la population allemande souhaite actuellement une victoire anglaise, qu'elle considère comme le seul moyen de se débarrasser du régime nazi. (...)

Tout cela, mes compatriotes restés là-bas le savent. Ils sont d'autant plus amèrement déçus de constater qu'en un tel moment certains Français, ayant des âmes de vaincus, veulent faire abandon de nos malheureuses provinces et cherchent à entraîner la France dans une aventure qui finira mal. L'Alsace crie "malheur" à ceux qui, par lâcheté ou pour obtenir quelques adoucissements passagers, sont prêts à sacrifier à l'ennemi deux de nos belles provinces françaises ! Mes compatriotes savent qu'ils ne s'adressent pas en vain à leur Chef vénéré. Ils le prient de croire que toutes les espérances et toute leur confiance reposent sur lui. Ils sont certains que jamais il ne consentira à l'abandon d'une parcelle du territoire national et tout spécialement de celles qui sont plus françaises que les autres. (...)

Paul Dungler

Les rendez-vous de l'AMAM

À Strasbourg, au Michel

LA CONQUÊTE DE L'ALSACE PAR LOUIS XIV

► Avec Jean-Pierre Kintz

La conquête de l'Alsace au XVII^e siècle, qui porta la France sur le Rhin et au carrefour des voies européennes, fut une entreprise méthodique et de longue haleine. La diplomatie et la guerre se conjuguèrent pour rattacher au royaume, morceau par morceau, des territoires du Saint-Empire et des villes libres fort disparates.

L'ambition de Richelieu, prolongée par les habiles manœuvres de Mazarin, fut couronnée par la hardiesse de deux génies militaires : Turenne et Vauban. La capitulation de Strasbourg en 1681 permit à Louis XIV de donner forme et unité à une nouvelle province, l'Alsace.

Après une longue période de guerres dévastatrices, cette terre de culture germanique avec de fortes communautés protestantes commença sa lente intégration dans un royaume attentif à ne pas heurter les intérêts locaux et les mentalités spécifiques. La conquête des esprits prit le relais, alors que s'ouvrait un siècle inédit de paix et de prospérité.

Certes, on n'aura pas attendu Jean-Pierre Kintz pour aborder un tel sujet. "Il y a des ouvrages qui ont fait autorité sur la

CAFÉ HISTOIRE La Conquête de l'Alsace



avec Jean-Pierre Kintz

À l'occasion de la sortie de son livre
La Conquête de l'Alsace. Le triomphe de Louis XIV, diplomate et guerrier
aux Éditions La Nuée Bleue

vendredi 9 février à 18h30
au Michel - 20 avenue de la Marseillaise, Strasbourg

Animé par Marcel Spisser, avec l'association
des Amis du Mémorial Alsace-Moselle

question", convient le principal intéressé, citant plus particulièrement *L'Alsace au XVII^e siècle de Rodolphe Reuss* ainsi que *L'Intendance d'Alsace de Georges Livet*. Sauf que le premier ouvrage date de 1898 et le second de 1956. "Depuis, il y a tout de même eu pas mal de recherches et de contributions qui ont permis d'en apprendre un peu plus sur le sujet", commente Jean-Pierre Kintz, un rien malicieux, ajoutant, "on peut légitimement, tous les 50

ans, faire la synthèse d'un sujet qui a marqué l'histoire de l'Alsace".

On imagine qu'une vie consacrée à l'étude d'une telle période offre de quoi alimenter une monographie érudite. "Je suis dans le rôle du petit astucieux qui s'en va récupérer les contributions et autres actes de colloques de chercheurs français, allemands ou encore américains pour alimenter son propre travail", explique très honnêtement Jean-Pierre Kintz. De fait, la bibliographie en fin d'ouvrage est vertigineuse.

Serge Hartmann in DNA dimanche 17 décembre 2017



Jean-Pierre Kintz

Jean-Pierre Kintz, professeur honoraire d'histoire moderne à l'Université de Strasbourg, est spécialiste de l'Alsace au XVI^e et XVII^e siècles. Il a puisé aux sources les plus diverses, notamment diplomatiques et souvent inédites, pour dresser le récit d'une œuvre politique de grande ampleur. Il est lauréat de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Une semaine jour pour jour après ce Café d'histoire, notre ami a été terrassé par une crise cardiaque. Nous présentons nos condoléances émues à sa femme, ses enfants et toute sa famille.

Jean-Pierre Kintz : « Il était temps d'effectuer la synthèse de toutes les recherches effectuées sur le XVII^e siècle en Alsace ».
PHOTO DNA - CHRISTIAN LOFFI (2012)

À Strasbourg au Michel À LARMES ÉGALES

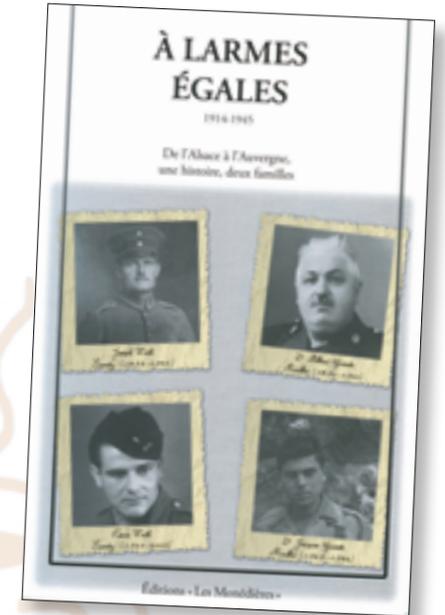
► Avec Laurent Wirth

1914, Joseph Wirth porte l'uniforme et le casque à pointe des soldats de l'armée allemande, Albert Gineste celui des médecins militaires de l'armée française. L'un est Alsacien, l'autre Cantalien.

Trente ans plus tard, leurs fils, Pierre Wirth et Jacques Gineste, s'engagent dans la Résistance, puis combattent côte à côte et se lient d'amitié au sein de la 1^{ère} Division Française Libre.

Les trajectoires des pères ennemis pendant la Grande Guerre vont se croiser avec les fils au cours du second conflit mondial.

Laurent Wirth part sur les traces de ces deux générations dont il est issu, emportées dans les déchirements de l'Europe du premier XX^e siècle, en s'appuyant sur des lettres, des photos, des témoignages, des archives.



À Aurillac, le 17 février 1953

"Le poêle en fonte ronfle bruyamment au milieu de la salle de classe dont les vitres sont encore couvertes de givre. Le vent du nord souffle depuis plusieurs jours et la ville a connu hier une véritable tempête de neige.

Tous les jours depuis son ouverture, le procès de Bordeaux fait l'objet d'un article, souvent en une, dans La Montagne. Ce mardi 17 février, le journal fait état d'un projet de loi d'amnistie des accusés alsaciens. Je n'ai pas bien compris pourquoi tu as pleuré tout au long du trajet de l'école à la maison. J'ai mis mes pas dans tes pas de grand frère, les mains enfouies au plus profond de mes poches pour les protéger du froid glacial. Quand tu as dit à Papa en arrivant : "Dans la cour, ils m'ont traité de sale boche", j'ai remarqué qu'il était devenu tout pâle et que ses yeux s'étaient embués de larmes."

À Sierentz, le 15 août 1953

C'est la fête de la Vierge Marie, chère à Grand-mère, qui nous accueillait toujours chez elle répétant inlassablement "Jésus-Maria", les bras levés au ciel.

Elle a mis les petits plats dans les grands. Les enfants comparent les scènes de la vie alsacienne représentées sur leurs assiettes "Obernai" de Sarreguemines. Tout le monde semble heureux, sauf notre mère, grande bourgeoise auvergnate qui semble comme égarée chez des prolétaires alsaciens et qui ne prend aucune part à la conversation. Il est vrai que l'on parle surtout alsacien autour de la table. Malgré les efforts de papa pour traduire, elle doit se sentir un peu étrangère à la fête.

J'ai éprouvé confusément ce jour-là une sensation que j'ai retrouvée près de soixante ans plus tard : en mission pour l'UNICEF à Bujumbura, la capitale du Burundi. Un pirogier m'a conduit jusqu'à l'embouchure du fleuve Ruiszi dans le lac Tanganyika. La limite entre les eaux rouges et boueuses du fleuve et les eaux d'un bleu profond du lac était brutale et dessinait un arc de cercle presque parfait.

Mais le fleuve finit toujours par se fondre dans la mer et le virevoltant, emporté par le vent dans le désert, va fixer ailleurs ses racines intactes.



Laurent Wirth

Laurent Wirth, agrégé et docteur en histoire, a été professeur en classes préparatoires aux grandes écoles et à Sciences-Po puis inspecteur général de l'éducation nationale.

Le rallye de l'AMAM 2017

Sur les pas des cuirassiers de Reichshoffen



Marienthal, 8h30, les organisateurs accueillent les participants. Poignées de mains, embrassades, sourires, tous ont l'air ravi... la journée commençait bien !

Après une première étape de spiritualité et de recueillement au Val de Marie, les 19 équipages se sont rendus à Haguenau. L'impressionnant cimetière Saint-Georges et le square du Souvenir rappellent combien cette ville a été ballottée par les tourments de l'Histoire, témoignant de périodes de douleurs marquées par des guerres et des changements de nationalité.

Le sceau de la ville est la rose quintefeuille, une rose sauvage, symbole du secret et de la discrétion. C'est en toute discrétion que nos participants ont déambulé dans les rues découvrant la richesse d'un patrimoine souvent insoupçonné : des hôtels particuliers, dont celui d'Hoffmann qui a fait fortune grâce à la garance ; la chancellerie ; la halle au houblon ; le théâtre ; le musée historique ; la maison Zuckmantel ; la tour des Pêcheurs ; l'Ancienne douane ; les fontaines, etc. Ils ont pris le temps de chercher, d'observer et de s'arrêter aussi aux terrasses des cafés. L'ambiance était à la détente. Il a même fallu faire preuve d'insistance pour les pousser à reprendre leurs voitures et se rendre à l'endroit du pique-nique. Depuis le Moyen Age, la forêt de Haguenau a participé à la prospérité de la ville. En 1434, l'empereur Sigismond a partagé avec la ville la propriété de la forêt et ce statut de forêt indivise entre la ville et l'Etat est toujours en vigueur. C'est donc dans cette forêt, au lieu dit du « Gros chêne », que nous avons fait étape. Pour ne pas déroger avec nos habitudes, nous avons proposé des jeux. Ail des ours, estragon, menthe, thym et clous de girofle pour l'épreuve des odeurs ; gingembre-piment, bois-tabac, réglisse, orange et café



pour la terrible épreuve du goût... les amateurs de chocolat s'en souviennent sûrement encore ! Le jeu de colin maillard revisité par nos soins a été un moment de franche rigolade.

Une troisième étape était prévue avec des arrêts devant certains monuments aux morts jusqu'à Woerth, mais la convivialité du moment, favorisée par un soleil radieux et le souci de ne pas mettre brutalement un terme à cette « parenthèse enchantée » a conduit à nous adapter au choix de la majorité. À Woerth, les équipages se sont rendus au Musée de la Bataille du 6 août 1870, accueillis par Madame Sylvie Marx que nous remercions chaleureusement. L'attente des résultats s'est faite autour d'un pot de l'amitié dans le parc du château de Woerth. Un grand merci à la ville de Haguenau et à Madame Christiane Martin pour avoir mis à notre disposition cet endroit magnifique.

Comme nous apprécions les bonnes coutumes, la journée s'est terminée par une chanson « La bataille de Reichshoffen ».

Une fois encore, le rallye de l'AMAM a été un beau moment de culture, de découverte, d'échange et surtout de convivialité.

Nous nous étions retrouvés à Marienthal dans la joie et la bonne humeur, nous nous sommes quittés à Woerth dans le même état d'esprit. La seule ombre au tableau a été l'absence de notre ami Jean-Paul Gully, mais il était là, à ne pas en douter, veillant au bon déroulement de cette journée.

Mireille Biret



... des conciliabules se créent entre équipes rivales...



Sous l'œil protecteur d'un cuirassier...



... dans l'insoutenable angoisse de l'attente des résultats.

C'était un soir la bataille de Reichshoffen
Il fallait voir les cavaliers charger.
Ils étaient là alignés dans la plaine
Le sabre au clair, le pied à l'étrier
Attention cavaliers, chargez !
Un doigt.

C'était un soir la bataille de Reichshoffen
Il fallait voir les cavaliers charger.
Ils étaient là alignés dans la plaine
Le sabre au clair, le pied à l'étrier
Attention cavaliers, chargez !
Un doigt, deux doigt...

... Et ainsi de suite avec :
Trois doigts, quatre doigts, cinq doigts
Une main, deux mains,
Un bras, deux bras
Une jambe, deux jambes
Un pied, deux pieds
Une fesse, deux fesses
La tête ...



PROCHAIN RALLYE :
SEPTEMBRE 2018
Inscriptions Marcel Spisser
03 88 34 75 42
catherinespisser@aol.com

LE PALMARÈS



**1^{ER} PRIX – TROPHÉE
JEAN-LOUIS ENGLISH**
L'équipe de Eric Derigny

2^{ÈME} PRIX
L'équipe de Christian Isaac

3^{ÈME} PRIX
L'équipe de Jacques Salsac

UN NOUVEL ATELIER PÉDAGOGIQUE AU MÉMORIAL : DEMAIN, JEU M'ENGAGE POUR L'EUROPE.

Pour prolonger l'aventure européenne et citoyenne, l'équipe du Mémorial a conçu un nouveau jeu éducatif : *Demain, jeu m'engage pour l'Europe*.

En groupe et équipés de tablettes, les élèves - devenus le temps d'un atelier des citoyens européens de plein droit - peuvent s'engager pleinement au sein du territoire alsacien en développant un projet dans un domaine défini, à dimension locale ou transfrontalière, qu'ils doivent construire, financer à l'aide de fonds européens puis défendre devant leurs camarades ; mais ils peuvent également entreprendre un volontariat dans le domaine de la culture, de l'économie solidaire, de l'environnement, du sport... Dans un des pays membres de l'Union européenne, en répondant à une annonce du Service Volontaire Européen (S.V.E.).

Aussi, pour apprendre à entreprendre, à innover et à voyager au cœur des territoires, les élèves disposent de malles pédagogiques comprenant des documents indispensables au montage des projets et à la réalisation des stages.

Tantôt porteurs de projets, tantôt volontaires sur des missions, pendant 1h30, les élèves expérimentent l'Europe. Et, le temps d'un atelier, ils réalisent combien celle-ci s'enracine et s'incarne dans les territoires, et surtout combien elle est toujours plus présente au quotidien.

Atelier Europe SVE



Vous décidez d'accomplir un stage dans le cadre du Service Volontaire Européen et vous recherchez des informations sur un projet afin de vous porter candidat.

ÉTAPE 1 Vous allez découvrir le Service Volontaire Européen à travers un extrait vidéo et prendre connaissance du mode d'emploi du jeu.

En groupe,
> choisissez un projet de stage en recherchant une annonce du pays dans lequel vous souhaitez vous engager sur le site <http://europa.eu/youth/volunteering/project> ;
> complétez la fiche projet à partir des différents documents et témoignages mis à votre disposition.

ÉTAPE 2

À l'oral, en vous partageant les rôles,
> présentez le Service Volontaire Européen ;
> racontez le stage en décrivant vos motivations et les avantages que vous espérez retirer de cette expérience.

LE MEMORIAL À LA RENCONTRE DE SES FUTURS VISITEURS :



Visite de nos collègues du Struthof

Depuis le début de l'année, le Mémorial multiplie les actions de promotion pour aller directement à la rencontre du public et accroître sa notoriété auprès :

- **des publics allemands** au CMT Stuttgart (salon du tourisme, tout public, camping caristes) du 17 au 21 janvier
- **des visiteurs du Struthof**. Afin d'optimiser le partenariat avec le Struthof, l'ensemble du personnel du Struthof a passé une journée au Mémorial pour découvrir le nouveau parcours de visite et échanger avec l'équipe du Mémorial sur les pratiques respectives.
- **des Alsaciens** à Tourissimo Strasbourg, salon dédié au tourisme et au bien-être, du 22 au 25 février.



Au salon tourissimo

- **des amateurs d'histoire** au Festival Historia à Strasbourg, salon organisé par la revue Historia, du 16 au 18 février.



Au salon Historia

- **des Parisiens et Franciliens** au Salon Mondial du Tourisme, à Paris du 15 au 18 mars.
- **des professionnels du voyage** aux Rendez-Vous France à Paris, les 27 et 28 mars
- **des publics « empêchés »** : le 22 février, Sébastien Soster, professeur-relais et Barbara Hesse sont allés, comme chaque année depuis 10 ans, à la maison d'arrêt de l'Elsau. Avec les détenus mineurs, majeurs et femmes (soit près de 50 personnes), et en concertation avec l'équipe enseignante de l'Elsau, nous avons travaillé sur le thème « Être étranger dans son propre pays : l'exemple des Alsaciens Mosellans en France - 1939 -1945. ». Y furent évoqués l'accueil de ces réfugiés de l'Est, considérées comme allemands à leur arrivée dans le Sud-ouest en septembre 1939 et mai 1940, puis chassées par les Nazis dès juillet 1940 car jugées francophiles et non-germanisables. Ce sujet a ouvert

de riches débats sur la différence, la confrontation à l'autre et l'intégration. Les auditeurs n'ont pas manqué d'établir des parallèles avec les problématiques plus actuelles de l'accueil des réfugiés.

Pour la première fois, un groupe d'une quinzaine de personnes détenues (hommes et mineurs) visitera le Mémorial. La visite se poursuivra au Struthof où Sébastien Soster leur présentera le site et l'histoire de l'ancien camp de concentration.



« Les voyageurs » : ces œuvres monumentales de Bruno Catalano interrogent sur les migrants. /DR

À VOS AGENDAS

1^{er} et 2 juin :
Le football et la Grande Guerre en Alsace

Exposition au Wacken : 2018 est l'année du centenaire de la fin de la Grande Guerre, de la coupe du Monde de football et de l'accueil, à Strasbourg, de l'assemblée générale de la FFF. En écho à ces événements, le Mémorial et la Ligue du Grand Est de Football s'associent pour présenter la Grande Guerre sous un angle assez particulier : celui du développement de la pratique du football en Alsace depuis 1914.



Entre deux assauts au Vieil Armand, les soldats au repos du Jäger-Batl. Nr. 9 affrontent la Lehrkompanie à Reguisheim, 20 mai 1918, Coll Florian Hensel



Le FA Illkirch Graffenstaden créé en 1916

2 mai – 30 août :
50^e anniversaire des événements de l'année 1968 dans le monde

Exposition photos sur le Printemps de Prague et sa répression, les grandes manifestations aux États-Unis, le massacre à l'Université de Mexico et les mouvements étudiants en Alsace et dans toute l'Europe.



Mai 68 à Strasbourg, ADBR



Mai 1968 à l'université de Strasbourg, ADBR

Sébastien SOSTER, enseignant-relais au Mémorial
Barbara HESSE, Directrice du Mémorial



Rhin et Sundgau

Pour la mémoire de la Première Armée Française

En décembre dernier cette association commémorait les dix années d'activité intense qu'elle avait déployée depuis 2007. C'est à Rixheim, dans la proximité de Mulhouse, que se réunirent au départ les protagonistes du projet. Il s'agissait alors de faire mémoire des combats de la Forêt de la Hardt fin novembre 1944, qui avaient été un moment décisif de la bataille d'Alsace.

Soixante ans plus tard se retrouvèrent dans la même ferveur ceux qui avaient été les acteurs héroïques de l'événement et des responsables publics passionnés d'histoire militaire. Enfin pour que le message en soit transmis aux générations d'aujourd'hui, il importait que s'affirme une volonté forte de pédagogie auprès des jeunes de ce secteur du Haut-Rhin.

Ce qui s'est passé ici est une étape notable de l'épopée de la Première Armée Française et c'est ce que depuis dix ans proclament les acteurs et les militants de Rhin & Sundgau.

L'épopée de la Première Armée Française

En 1943 les forces armées basées en Afrique du Nord combattaient en Italie jusqu'à Rome et Sienna sous l'ordre du Général Juin. C'est alors que le Général de Lattre prend le commandement de l'Armée B qui deviendra la Première Armée Française. Le 16 août 1944, les formations qui allaient constituer cette armée débarquaient en Provence et en deux semaines libéraient Toulon et Marseille, avec l'appui des Américains.

C'est une armée dont les composantes étaient aussi diverses que leurs origines et leur histoire. Ils sont l'Armée d'Afrique ou viennent de l'armée d'armistice concédée en 1940 par les Allemands à Vichy. Ils sont Maghrébins ou Français d'Afrique du Nord. Jusqu'au parcours final en 1945 de Lattre s'est assigné la mission de donner une âme commune à cette armée et l'amalgame voulu par le gouvernement de Gaulle concernera pareillement les combattants de la Résistance rejoignant cette armée.

Ce sont les populations acclamant leurs libérateurs qui reconnaissent sa légitimité à l'armée de Lattre, comme à Lyon, libérée le 3 septembre, ou à Besançon peu de temps après. Cette Incroyable chevauchée va trouver ses limites au seuil des Vosges en octobre, avant la bataille d'Alsace, marquée par la violente résistance de l'ennemi, des conditions climatiques difficiles et un moral éprouvé dont certains ont témoigné. Tel ce médecin-lieutenant : « Les

pertes humaines sont terribles. Et surtout la bête humaine n'en peut plus. Il faut voir ces malheureux se traîner bras et jambes à moitié paralysés par la fatigue et le gel. Ils marchent pour s'écrouler et ne plus se relever. » Tel autre écrivait : « Nous devons combattre en plein brouillard, sous une pluie glaciale, les pieds dans la boue, nuit et jour ».

Mais de Lattre entend relever le défi et, après Belfort fin novembre, il veut libérer Mulhouse et mener la bataille d'Alsace. L'affaire va se nouer dans la Forêt de la Hardt du 28 novembre au 4 décembre où se déroulèrent des combats acharnés, parmi les plus meurtriers de la libération de la France. En une journée une compagnie entière disparaît et la bataille provoquera 1.500 victimes dont beaucoup parmi les Tirailleurs Marocains. Mais la route du Rhin ne sera ouverte qu'après la libération de Colmar.

L'initiative de Rixheim

Il advint en 2007 que Pascal Chauvy, Directeur des services de la mairie de Rixheim, conçut avec Chantal Offerlé, professeur de Lettres et membre du Conseil Municipal, le projet de retour à la mémoire de ces combats et pour tout dire de cette histoire assumée.

Ils étaient rejoints pour ce faire par Jacques Gouvier qui, à moins de vingt ans, participait à ces batailles comme conducteur de char. Depuis lors il vouait sa pensée et son existence à la « mission sacrée » d'entretenir le souvenir de ce passé lointain mais si proche pour lui et ses camarades et d'en dire la grandeur. Il publiait alors deux ouvrages consacrés aux « Combats de la Forêt de la Hardt » et c'est ainsi que fut créée l'association Rhin & Sundgau - pour la mémoire de la Première Armée Française.

L'initiative procédait largement d'une indignation, celle que suggérait le constat que le devoir de mémoire ne s'étendait pas aux armées, aux soldats, et à leurs sacrifices qui avaient rendu leur liberté aux Français et à l'Alsace en particulier. Il est une surreprésentation de la Résistance et de la Déportation, exclusive de l'information historique et de la fierté que devraient susciter les héroïques sacrifices de tant de combattants. En présence de cette situation il fallait, à Rixheim, agir.

Dès 2011 un monument était inauguré au pont du Bouc, l'un des sites de la bataille de la Hardt, où serait installé un Char Sherman. En 2014 un chemin de Mémoire était ouvert en huit étapes jusqu'au carrefour de Grünhütte, selon un parcours conforme au déroulement de la bataille.

Pour l'avenir l'association, présidée par Chantal Offerlé et toujours assistée par Jacques Gouvier à 92 ans, a le projet d'établir une liaison organique avec les structures consacrées à l'histoire et à la mémoire de l'Alsace, et en fidélité à la Première Armée et à Rhin & Danube.

Pour une pédagogie de l'admiration

Dans un texte récent Jacques Gouvier a défini ce qu'était la doctrine de la pédagogie de l'association inscrite dans ses statuts:

«Fort d'une longue expérience dans les lycées parisiens et non des moindres, j'étais très attaché à cette disposition statutaire. Mon engagement, mes démarches, mes recherches, la rédaction de mes ouvrages n'avaient qu'un seul moteur : la mémoire de nos sacrifices, celle des libérateurs de la France et particulièrement de l'Alsace.

Il y allait de la sauvegarde de la mémoire de mes frères disparus. Ceux que j'avais vu mourir sur ce sol alsacien, comme ceux qui se sont arrêtés sur les pentes du Mont Cassin, ceux qui ne sont pas allés plus loin que les plages de Provence. D'autres ne sont jamais arrivés en Bourgogne. La Franche-Comté, le Jura, furent les dernières étapes de cette marche douloureuse vers la victoire et la liberté de la patrie ».

La démarche de ce soldat de la liberté, devenu conférencier et historien, a rencontré un grand succès auprès des établissements scolaires de la région. On sait, en particulier dans le Sundgau, que la libération fut le fait de la Première

Armée et notamment des formations commandées par le Général Bethouart.

Plus de 8 000 élèves ont ainsi écouté ce dont furent capables ces engagés de moins de vingt ans et quelle est finalement la portée philosophique de leur message. Quelle fut leur motivation? Peut-être une exigence de l'honneur - cette « poésie du devoir » selon la formule d'Alfred de Vigny — qu'il importe d'évoquer aujourd'hui devant ces enfants de France.

Les survivants de cette croisade sont peu nombreux mais Rhin & Sundgau entend continuer à inscrire leur sacrifice parmi celui de tous les autres et à faire sortir l'histoire militaire d'un certain dédain ou d'un silence auquel il serait trop consenti.

En ce lieu frontalier il importait enfin de concevoir et de proposer une vision nouvelle de l'Allemagne et de sa relation avec la France. Le Chemin de mémoire a été présenté en langue allemande et des conférences bilingues ont été lancées avec l'appui d'enseignants de la région.

Rhin & Sundgau c'est une main tendue d'une génération à une autre. Elle s'opère par la transmission d'un passé mêlé de tragique et d'héroïque. Elle continuera à s'effectuer avec l'ardeur qu'elle manifeste depuis dix ans. Les uns et les autres peuvent murmurer en commun : nous sommes fiers d'être français.

Bernard Veit



Témoignage d'Aloyse Zimmermann

Incorporé de force dans l'armée allemande

Le 15 août 1997 Aloyse Zimmermann nous a quitté terrassé par un arrêt cardiaque. Ancien Malgré-Nous, enrôlé pour protéger sa famille, il a miraculeusement survécu au front russe, à la route sanglante de Vitebsk et à trois blessures, la dernière très grave... Soucieux de laisser à sa femme Jeanne et à ses enfants un témoignage sur cette séquence de sa vie "qui l'avait marqué comme un fer rouge" il notait dans un "cahier de préparation" le ressenti et les péripéties de sa guerre, "le destin d'un homme dans les gigantesques combats meurtriers et inutiles comme ils eurent lieu sur tout le front russe".

Il fut épaulé dans cette tâche par son beau-frère Hubert France, lui aussi durement éprouvé avec toute sa famille incarcérée et déportée en Silésie comme réfractaire - Ensemble ils ont travaillé pour rendre les notes d'Aloyse plus accessibles et le témoignage plus aisé et facile... et le publier dans un fascicule d'une centaine de pages sous le titre « J'avais vingt ans et j'ai été Malgré-Moi incorporé de force dans l'armée allemande ». J'étais sur la route sanglante de Vitebsk, un parcours exceptionnel qui ne peut que susciter respect et admiration. Nous publions dans ce dossier quelques extraits les plus significatifs.

Je suis né le 11/04/1923 à Schaefferhof. Le 15/02/1943 j'ai été incorporé au RAD : le "Reichsarbeitsdienst". Pour la jeunesse allemande, c'était un service du travail obligatoire. Il durait six mois et précédait l'incorporation dans l'armée allemande. En tant que Mosellans, nous y étions soumis par un décret de Bürckel datant de 1941. Après dix semaines de formation prémilitaire, j'ai été libéré le 2/05/43. Les autorités nazies commençaient à être pressées, depuis la défaite de Stalingrad. Revenu à la maison, j'ai retrouvé ma mère et mes deux sœurs.

L'incorporation



Zimmermann à son incorporation en 1943.

Je me rappellerai sans fin ce jour où nous sommes partis de Schaefferhof en car avec les camarades de Dabo, de Hellert, d'Haselbourg. C'était un dimanche matin. Nous avons été ensemble au RAD, à Landshut dans le Palatinat. Il y avait beaucoup de camarades de Dabo. Nous fûmes rassemblés à Sarrebourg au cinéma "le Lorrain" où les Allemands avaient rassemblé tous les jeunes incorporables de l'arrondissement, puis, accompagnés par musique militaire, nous avons été embarqués dans le train. Le départ a eu lieu vers 10 heures du matin. Le train se mit en marche et prit la direction de Sarreguemines.

Quand nous sommes partis de Sarrebourg la musique militaire jouait le fameux "Muss ich denn zum stätele hinaus" ("suis-je obligé de quitter ma ville ?"). En nous dirigeant vers Sarreguemines nous voyons le rocher de Dabo. Je me souviens de cette journée comme empreinte d'une grande tristesse et encore aujourd'hui, une émotion intense m'étreint, les larmes me viennent aux yeux, j'ai la gorge serrée parce que je pense à tous mes camarades

Suite page 19



Un grand merci aux communes du Haut-Rhin qui ont adhéré et qui soutiennent l'AMAM



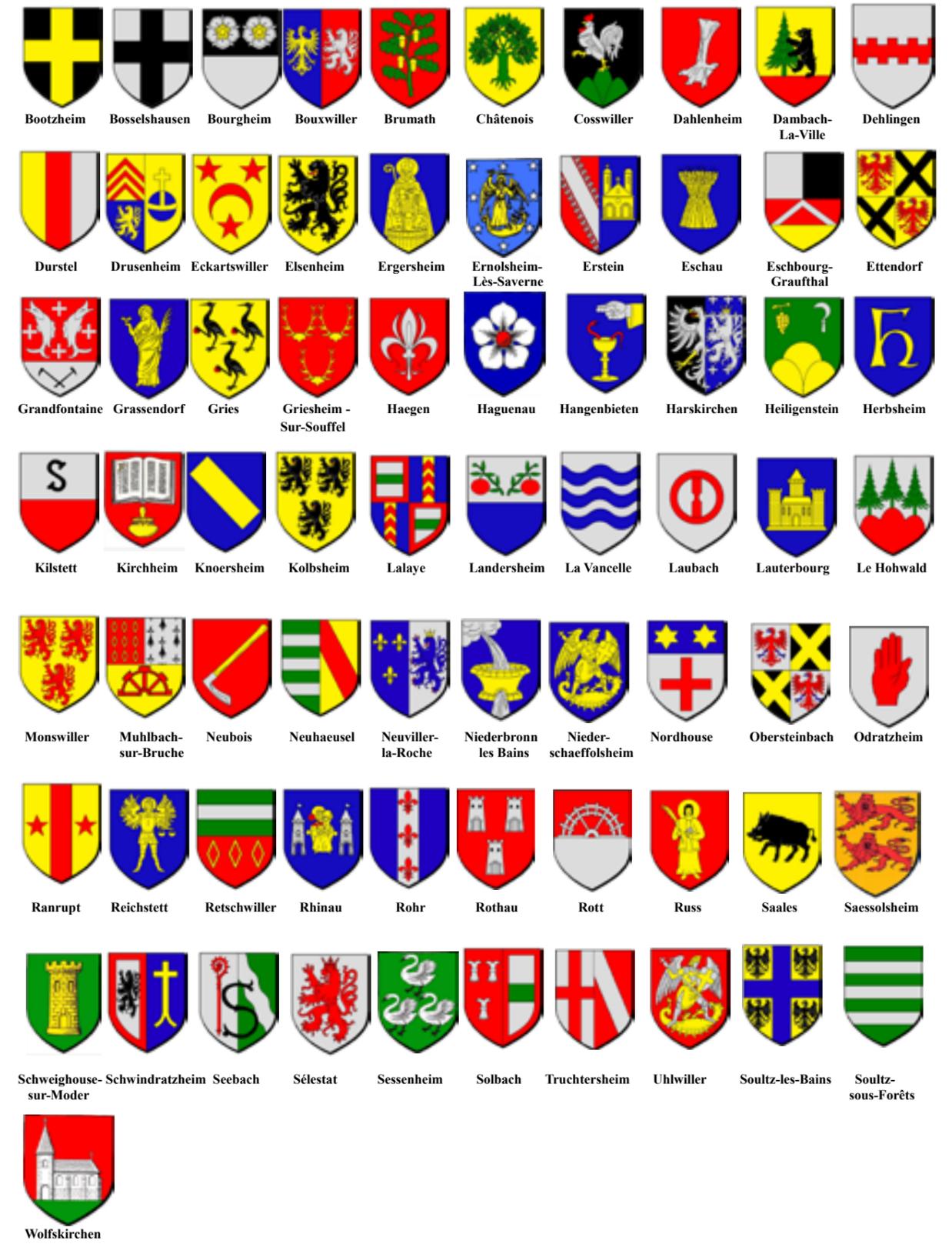
- | | | | | | | | | | |
|------------------------|-----------------|--------------|-----------------|--------------------|------------|-----------------------|-------------------|--------------------------------------|----------------|
| | | | | | | | | | |
| Artzenheim | Baldersheim | Baltzenheim | Bartenheim | Battenheim | Beblenheim | Bennedorf | Bennwihr | Bergheim | Berrwiller |
| | | | | | | | | | |
| Bettendorf | Blotzheim | Bréchaumont | Buhl | Buschwiller | Carspach | Colmar | Dannemarie | Dietwiller | Durlingsdorf |
| | | | | | | | | | |
| Ensisheim | Fessenheim | Fortschwihr | Geispitzen | Goldbach-Altenbach | Habsheim | Hattstatt | Hausgauen | Heidwiller | Heiwiller |
| | | | | | | | | | |
| Helfrantzkirch | Hindlingen | Hirtzfelden | Hochstatt | Houssen | Illzach | Jettingen | Pays de Rouffach | Communauté de Communes Jura Alsacien | |
| | | | | | | | | | |
| Vallée de Hundspach | Kiffis | Kunheim | Lapoutroie | Lutterbach | Metzeral | Michelbach | Moosch | Mulhouse | Niederhergheim |
| | | | | | | | | | |
| Oderen | Orschwihr | Petit-Landau | Ranspach-le-Bas | Ribeauvillé | Riedisheim | Riquewihr | Roppentzwiller | Rosenau | Ruederbach |
| | | | | | | | | | |
| Sainte Croix-en-Plaine | Saint Hippolyte | Sickert | Sierentz | Soppe-le-Bas | Sultz | Soultzmat-Wintzfelden | Spechbach-le-Haut | Stetten | Sundhoffen |
| | | | | | | | | | |
| Tagsdorf | Thannenkirch | Uffholtz | Ungersheim | Valdieu-Lutran | Walheim | Weckolsheim | Werentzhouse | Wickerschwihr | Widensolen |
| | | | | | | | | | |
| Wittersdorf | Wintzenheim | Wuenheim | Zaessingue | Zillisheim | Zimmerbach | | | | |



Un grand merci aux communes du Bas-Rhin

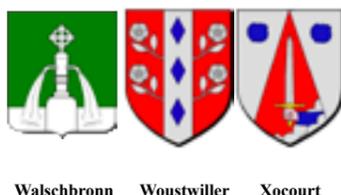


qui ont adhéré et qui soutiennent l'AMAM





Un grand merci aux communes de Moselle qui ont adhéré et qui soutiennent l'AMAM



qui ne sont pas revenus, d'autres camarades qui, comme nous, avaient reçu des provisions de route, été regroupés dans une caserne. Nous étions en civil et encadrés par des soldats en armes. Car, depuis la fameuse révolte du mois de février 1943, nous étions sous haute surveillance. Les militaires allemands se méfiaient de nos réactions patriotiques.

Nous avons eu droit à 500 gr de pain, du beurre, de la saucisse et du café. De retour à la gare, embarqués dans le train, nous sommes partis à 2 heures de l'après-midi pour prendre la direction de l'Allemagne. Nous étions 600 jeunes hommes dans ce train. Quand nous sommes arrivés à la frontière nous avons chanté "Nun, ade, mein lieb Heimatland" ("Maintenant adieu ô mon pays bien-aimé"). C'était triste. Ces 600 poitrines oppressées par la violence qui leur était faite, certains en larmes, emmenés comme des prisonniers, disaient de cette façon un ultime adieu à leur famille, à la Lorraine-Moselle, à leur pays : la France. C'est comme cela que nous avons quitté notre Patrie, le 16/05/1943, certains pour ne plus jamais revenir.

Le convoi est arrivé à Dresden, le lendemain 17/05/1943 matin vers 8h30. Nous avons été scindés. Une partie du convoi a été dirigée vers Liegnitz en Silésie, les autres dont j'étais, sont arrivés le soir vers 23h à Plauen en Tchécoslovaquie Sudète.

Nous étions désormais incorporés dans la Wehrmacht, affectés à la "Stamm-Kompanie 304 du 1^{er} Bataillon de grenadiers." L'acte le plus pénible n'était pas encore fait. Le lendemain le 18/05/1943, moi et mes camarades avons dû revêtir l'uniforme abhorré. Il y eut d'abord l'appel sur la place de la caserne. Lors de ce premier rassemblement, nous avons reçu chacun l'uniforme "vert-de-gris" le "Feldgrau", ce gris si caractéristique de la Wehrmacht.

Le Serment

Les quatorze jours d'instruction à Plauen se sont passés sans trop d'incidents. Nous étions, moi et mes camarades, déjà bien rodés par la préparation prémilitaire reçue et subie à "l'Arbeitsdienst". Il y eut cependant un jour noir dont je me souviendrai toujours et qui a été pour nous, les "Malgré-Nous", la pire des humiliations : la cérémonie du serment de fidélité au Reich et à son Führer. Quand tu as le cœur français et la nationalité française, cette exigence des nazis nous était intolérable.

Rassemblés en carré dans la cour de la caserne ce serment de fidélité n'a été qu'un murmure, personne ne prononçait

ce serment. Seuls les Allemands qui étaient avec nous, émettaient des sons. Je dis nous, car nous étions encore ensemble, les gars de Dabo et de la région de Sarrebourg et des environs.

Après la cérémonie, un officier hurla, il était furieux. Il avait bien remarqué comme ses homologues que les Alsaciens-Mosellans-Luxembourgeois n'avaient pas ouvert la bouche. Il a vociféré : " Vous ne voulez pas vous battre pour l'Allemagne, mais là-bas en Russie vous vous battez pour votre vie."

Ah ! Ils pouvaient bien nous imposer cet uniforme, mais notre cœur, non, ils n'ont pas pu le changer. J'ai, comme beaucoup de mes camarades, gardé dans mon portefeuille ma carte d'identité française, qui disait que j'étais encore et toujours Français. Nous avons besoin de nous affirmer en portant secrètement ce petit bout de papier comme un talisman. C'était à nos risques et périls.

L'arrivée en Russie

Le matin du premier juin nous sommes partis pour la gare. On nous a donné de la nourriture pour trois jours, dont du lard salé qui nous a assoiffé durant le trajet. Nous étions dans des wagons à bestiaux. Ils étaient plus pratiques que les wagons de voyageurs, car, la nuit, nous pouvions nous étendre sur les quelques centimètres de paille que l'on avait mis là. Le soir, nous pouvions nous coucher sur cette paille et nous reposer.

À deux heures quinze le train se mit en marche dans la direction de Reichenbach — Zwickau — Frauenstadt et Lissa. Le soir du deux juin nous sommes arrivés à Litzmannstadt, l'actuel Lodz. Nous

étions en Pologne. La soirée du trois juin 1943, nous avons traversé, toujours en train, et avec la soif à cause du lard salé, la capitale Varsovie. Je me rappelle bien comment les gens, les Polonais, nous regardaient à Varsovie. Tu voyais dans leurs regards la haine qu'ils avaient envers les Allemands et nous, nous étions considérés par eux comme des Allemands. Et nous ne pouvions rien dire. Nouvelle souffrance, nouvelle humiliation. Le quatre juin, vers 6 heures du matin, nous étions à Brest-Litovsk. Puis, arrivés en territoire soviétique, nous sommes remontés par Baranovitche vers Minsk où nous sommes arrivés le cinq juin. Enfin, le six juin 1943, nous étions à Polocz. C'était le soir. Il a fallu encore rouler 15 km pour atteindre Barawucha situé sur la voie ferrée. Nous étions en juin. Il faisait très chaud. Durant tout ce voyage nous avons souffert de la soif et de la faim. Le ravitaillement commençait aussi à manquer, ou n'avait pas suivi.



Zimmermann à son retour en 1946.

Nous étions 27 Mosellans à Barawucha (voir liste ci-dessous). Huit ont déserté en profitant d'une permission. Huit sont tombés, un a disparu, deux ont été fait prisonniers et ont connu le camp de Tambow. Cinq ont été blessés, un a été condamné à mort par le tribunal militaire, puis gracié, puis envoyé systématiquement à toutes les missions dangereuses. C'était Holz d'Imling. Il s'en est tiré.

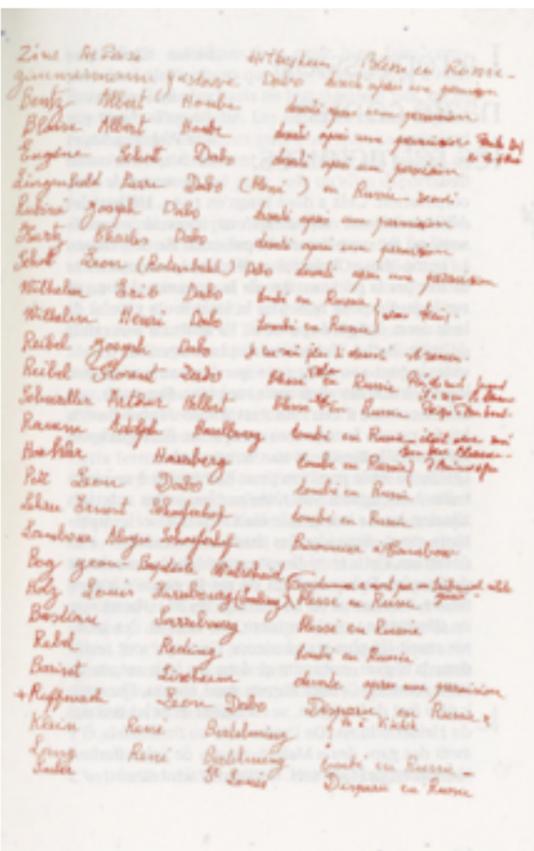
Durant plus d'une année, j'ai été dans ce secteur qui est devenu en 1944 le théâtre de combats acharnés et qui a reçu le nom de "Route sanglante de Vitebsk".

Formation militaire à Barawucha

Nous étions donc arrivés à Barawucha le 06 juin 1943. Les Soviétiques avaient construit une ligne de fortification dénommée Staline. C'était, semble-t-il, après le partage de la Pologne, en 1939. C'était un ensemble de case-mates, de bunkers en béton. Cette ligne de "Bunker" avait été en partie détruite. Je ne sais pas si c'était par les Russes eux-mêmes quand ils ont reculé, ou par les Allemands. Toutefois, en 1943, l'armée allemande s'en servait pour parachever la formation militaire des jeunes recrues que nous étions.

Nous avons fait des exercices de toutes sortes autour de ces case-mates — qu'il fallait prendre d'assaut ou défendre. La moitié de la compagnie défendait la position élevée, l'autre moitié montait à l'assaut. Pour nous aguerrir, les Allemands avaient truffé ces bunkers d'obstacles de toutes sortes, fils de fer barbelés, cloués sur des troncs épais qu'il fallait franchir, trous où il fallait se faufiler, pitons dans lesquelles on se déchirait les pantalons et l'uniforme. Au début, au moment des exercices, ils tiraient à blanc et petit à petit, nous sommes passés aux exercices à tir réel. Il fallait faire très attention en grim pant. Bariset de Lixheim est rentré un jour dans un bunker et s'est trouvé face à face avec le squelette d'un soldat russe qui gisait là, le fusil, la gamelle, le bidon encore à côté de lui. Il avait séché dans son uniforme en lambeau et devait être là depuis 1941. Le matin, au lever, par n'importe quel temps, nous devions courir deux cent mètres au galop, pour aller nous débarbouiller dans le lac. Il fallait retourner aussi vite à la caserne où nous buvions un jus infect. La journée commençait par ce dressage sans

répit. Les exercices étaient très durs. Il fallait apprendre le métier, apprendre à tuer. Nous devions transpercer des bonhommes de paille à la baïonnette. Les sous-officiers qui commandaient l'instruction hurlaient souvent. Je dois dire cependant que la plupart n'étaient pas trop fanatiques. Le nôtre s'appelait Schallenbach. Il savait que nous n'étions pas des "volontaires". Il s'excusait presque de nous mener à la dure. Nous avions à peine vingt ans. Il disait toujours, quand on était fâché, mécontent du traitement ou fatigué : "Mais comprenez donc, il faut apprendre. Je n'ai pas voulu la guerre non plus." Lui était bien. Il y avait effectivement des Allemands qui comprenaient déjà et voyaient que la guerre était perdue pour eux. C'était seulement les officiers qui donnaient les ordres, qui venaient de l'arrière, qui étaient fanatiques. Nous avons suivi et subi cet entraînement jusqu'au mois d'août 1943.



Liste des mosellans à Barawucha établie par Aloyse.

Désertions

Des Russes travaillaient et entretenaient le groupe électrogène et les machines de la caserne où nous étions logés. Nous ne le savions pas, mais ces gars étaient en contact avec les partisans. Ils étaient quatre. Souvent nous parlions avec eux, car ils s'exprimaient en allemand. Un beau jour quatre des nôtres manquèrent à l'appel et les Russes n'étaient plus là. Ils avaient abandonné l'atelier et les machines. Les chefs ont de suite pensé à une désertion.

Nous les avons cherchés dans toute la région, dans les marécages et dans les forêts. Mais c'était très difficile parce que ces forêts n'étaient pas entretenues. Les pins abattus encombraient le chemin, enchevêtrés qu'ils étaient les uns dans les autres. Ils pourrissaient sur place. On devait grimper au-dessus ou passer en dessous. Ils entravaient notre marche et nos recherches et rendaient celles-ci très dangereuses.

Quant à nos camarades, nous ne les avons jamais retrouvés, ni eux, ni les quatre Russes partisans. Un beau jour une lettre est arrivée, adressée au commandant de la compagnie qui lui annonçait qu'ils étaient bien arrivés chez les partisans. Je ne sais plus comment ces camarades s'appelaient, ils étaient tous de la Moselle.

Les Allemands étaient furieux. Des officiers sont venus pour nous interroger et enquêter pour savoir comment cela avait pu se passer. Ils nous ont fouillés, ouvert les armoires, contrôlé les papiers. J'avais sur moi ma carte d'identité française. Arrivé à Barawucha, j'avais pris la précaution de la coudre dans la doublure de mon pantalon et j'avais aussi camouflé une cocarde bleue, blanc, rouge, mon petit drapeau avec lequel je pensais me faire reconnaître à l'occasion. Heureusement qu'ils n'ont pas trouvé ces cachettes. J'étais bon pour la cour martiale, la peine de mort ou, ce qui n'était pas mieux, le bataillon disciplinaire.

À partir de ce moment nous étions plus que suspects. Ils vérifiaient les lettres. Ils avaient peur. Confirmés dans leur méfiance à notre égard depuis le début de l'incorporation ils avaient définitivement perdu toute confiance en ces Alsaciens - Mosellans - Luxembourgeois.

Cas de conscience

Nous fûmes fraîchement envoyés sur le terrain pour combattre un ennemi invisible, qui après les coups de main s'évanouissait dans la nature. J'ai parfois aperçu, cachés derrière les arbres des Russes, partisans ou soldats de l'armée régulière qui ne s'étaient pas rendus ou qui étaient revenus. La guerre en Russie durait déjà depuis deux ans. Stalingrad avait marqué le commencement du déclin de l'armée allemande. Les territoires occupés étaient constamment infiltrés, et menacés. La guerre était partout.



La carte d'identité qu'Aloyse avait cousue dans la doublure de son pantalon.

Elle nous surprenait de tous les côtés. L'endroit où nous étions n'était pas loin du front.

Je dois dire que moi, et les camarades qui partageaient mon point de vue, tirions à côté de la cible, ou nous ne tirions pas. Nous prenions ce risque. Eux, les adversaires, n'en ont jamais rien su. Nous savions qu'ils ne nous auraient pas épargnés. Mais c'était notre responsabilité. C'était notre manière de faire la guerre. Celle des "Malgré-nous". Quand nous fûmes au front régulier et face aux Mongols, beaucoup d'entre nous n'hésitaient plus à se défendre pour survivre.

J'étais un bon tireur et j'ai bénéficié d'une formation spéciale comme tireur d'élite. Un jour deux officiers sont venus me trouver dans ma tranchée. C'était en hiver. Ils m'ont emmené sur un piton d'où l'on

voyait une position russe et le garde russe à découvert. L'un des officiers m'a ordonné de tirer sur cet homme en me mettant dans les mains un fusil à lunette. J'ai eu un terrible problème de conscience. Pour moi, tirer sur cet homme que je ne connaissais pas, qui était peut-être père de famille, qui était comme moi, qui ne m'avait rien fait, bien que nous fussions en guerre et ennemis, était un meurtre. Ne pas obéir aux ordres m'aurait valu la cour martiale et une condamnation à mort certaine pour rébellion devant l'ennemi. J'ai, en une fraction de seconde, réalisé cela. Il fallait aller vite. J'ai ajusté et tiré 20cm à côté du bonhomme. J'ai vu la balle soulever un nuage de neige et vu disparaître le Russe qui s'était plaqué au sol. L'officier m'a insulté et traité de tous les noms. Mais moi j'étais fier de cette action, de ce refus de meurtre. Je crois que, dans le cas contraire, si j'avais cédé à la peur et que j'eus obéi aveuglément et tué cet homme, je n'aurais pu vivre la tête haute. Pourtant, les tireurs d'élites russes ne se privaient pas de nous cartonner.

Première blessure

Nous marchions déployés en tirailleurs. Mon camarade, Emile Blau, un Luxembourgeois qui marchait à côté de moi sauta sur une mine. Il eut les deux jambes arrachées, fut coupé en deux et mourut rapidement. C'est plus que le baptême du feu à l'âge de 20 ans. Mais je n'ai pas eu le

temps de bien m'en apercevoir.

Adolphe Ramm de Haselbourg de même que Gustave Zimmermann étaient là. L'effet de souffle de la mine nous a projetés à terre, Adolphe et moi-même. J'étais abasourdi, la figure en sang, la main gauche blessée, la tête qui éclatait. Gustave, qui n'avait pas été touché, m'a raconté dans une lettre écrite en 1974 comment cela s'est passé. Car moi et Adolphe étions trop terrassés pour nous en souvenir exactement. Je le cite : "Personne n'est mieux placé que moi pour savoir comment tu as été blessé ce jour-là. C'est moi qui t'ai tiré de côté lors de l'explosion de la mine qui a fauché le camarade luxembourgeois qui a perdu ses jambes. Ramm et toi, vous avez tout reçu dans la figure. Tu étais sans connaissance, plein de sang et ne me voyais plus. Quand je t'ai donné du cointreau tu m'as répondu, je te connais à la voix mais je ne te vois pas. Je t'ai répondu : "bon courage et ne revient plus si tu as la chance de partir." Et puis, dit Gustave, on nous a fait avancer pour monter en ligne. On a quand même la peau dure. Sinon on serait déjà "crevé" plusieurs fois." *Extrait d'une lettre de Gustave Zimmermann.* J'ai été soigné au Lazaret de Polocz... puis renvoyé au front.

Au front à Rossony

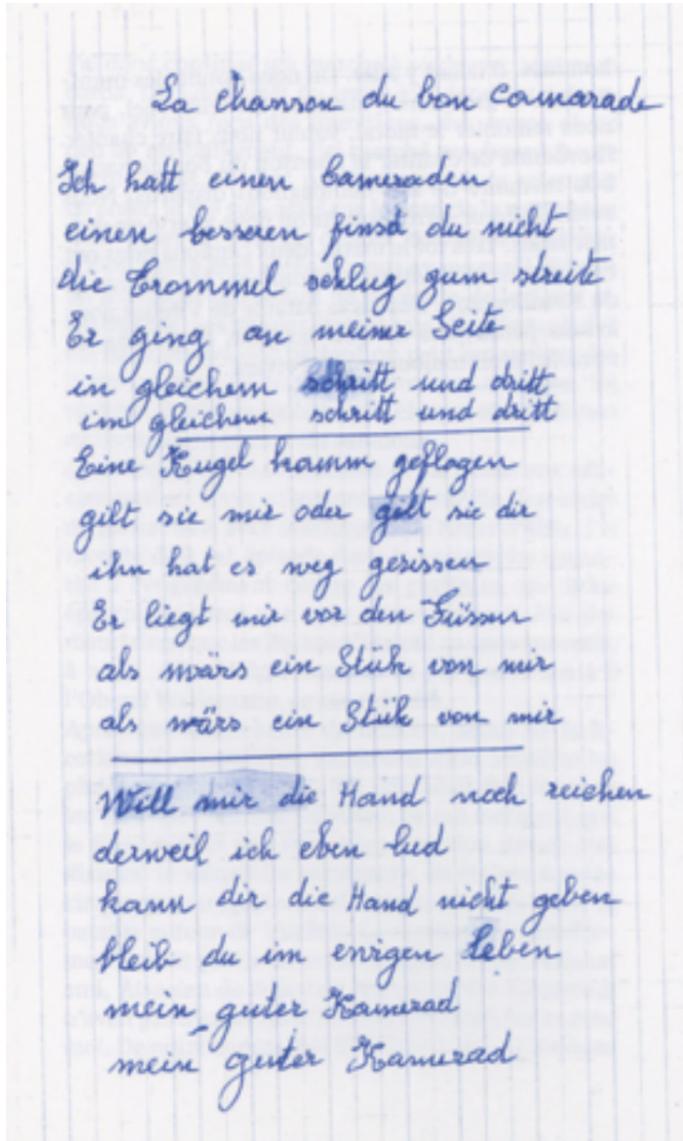
Enterrés sur les hauteurs de Rossony nous étions continuellement bombardés par l'artillerie russe. Notre vie était toujours en jeu comme à Dretun. Il était impossible de se laver ou de se raser. Nous étions mal nourris, nous mangions presque toujours froid. La nourriture arrivait gelée et, pour étancher notre soif nous mangions de la neige. Nous ne pouvions jamais dormir tranquillement. Dans les tranchées le vent du Nord-Est nous soufflait la neige dans la figure et pendant de longs moments nous ne pouvions rien voir. La température voisinait les vingt degrés en dessous

de zéro, parfois beaucoup moins. Les Russes profitaient des moments d'intempérie et de tempête pour nous attaquer et créer la surprise.

Aux avant-postes nous étions dans des trous individuels. Avec le gel, creuser des trous individuels, souvent en rampant pour ne pas être à découvert, relevait de la prouesse. Mais pour sauver nos vies, nous étions prêts à tout. Il était préférable de creuser la nuit. La tranchée qui devait nous protéger était plutôt un fossé devenu très large après les bombardements et chaque nuit il fallait creuser et réparer les positions. C'était sans répit et nous avions les nerfs à vif, on croyait devenir fou et il faisait froid, très froid. Coûte que coûte, nous devions rester sur place, ne pas céder un pouce de terrain et protéger constamment les points d'appui. Il neigeait souvent. Devant nos positions, les attaquants russes, morts, suspendus sur les fils de fer barbelés, restaient là sans que personne ne vienne les enlever. Peu à peu la neige recouvrait le tout. Comme il gelait très fort, nous n'avions pas l'inconvénient des odeurs.

Les Russes avaient trouvé le moyen de nous haranguer et de nous distiller leur propagande. Ils étaient spécialistes. A peine faisait-il nuit, qu'ils commençaient à hurler dans les haut-parleurs. Ils nous invitaient à désertier dans un allemand parfait : *"Deutsche Soldaten, für was kämpft ihr noch für Hitlers verlorene Krieg. Ergibt euch, Kommt zu uns, Ihr werdet gut behandelt, der einzige weg in die Heimat geht durch das Gefangenlager."* "Soldats allemands, pourquoi combattez-vous encore pour la guerre perdue par Hitler. Rendez-vous. Venez chez nous. Vous serez bien traités. L'unique chemin vers votre Patrie passe par le camp de prisonniers."

On entendait souvent des officiers Allemands, prisonniers des Russes comme notamment le Général d'artillerie von



Seidlitz, fait prisonnier à Stalingrad. Il nous parlait du comité national "Freies Deutschland". Cette propagande voulait briser le moral, le faire baisser. Pour éveiller en nous la nostalgie, le spleen, la "Heimweh" qui de toutes façons nous tenait au ventre, ils nous diffusaient les plus beaux chants populaires allemands comme ce *"Am Brunnen vor dem Tore ou Heimat deine Sterne"* ou *"Wer das Scheiden hat erfunden hat an Liebe nie gedacht."* Cela avait sur nous un effet terrible et nous Alsaciens - Mosellans - Luxembourgeois, nous nous demandions ce que nous faisons à presque 3000 km de chez nous, de notre pays, à combattre pour une cause et un pays qui n'était pas le nôtre. Heureusement, à cette époque nous étions, Luxembourgeois, Alsaciens, Mosellans, encore ensemble et nous nous réconfortions entre nous. Ce bonheur de vivre proche des compatriotes ne dura pas.

L'attaque sur Vitebsk

Le 22 juin 1944, le jour anniversaire de l'entrée des armées allemandes en Russie (juin 1941), les Russes ont lancé leur grande offensive d'été. Lors de cette offensive, l'aile sud de l'armée russe a avancé plus rapidement puisqu'en août ils étaient devant Varsovie. Nous au nord, près de Dunabourg en Russie blanche nous avons résisté. Je me rappelle que Vilna était déjà tombé que nous résistions encore.

Pour nous, les événements se sont précipités. Depuis Rossony, des semaines avaient passé. Les Alliés avaient débarqué le 6 juin en Normandie. C'était pour nous une grande joie.

Nous avons été retirés du front de Rossony depuis le début du mois de mai, et remplacés par une autre unité. À 4 km derrière le front nous faisons des manoeuvres avec des chars d'assaut. Ce 22 juin au matin, une estafette est venue nous prévenir que les Russes avaient attaqué près de Vitebsk. Nous avons été mis en alerte d'urgence. C'était la grosse alerte, *"die grosse Alarm"*. Il fallait se tenir prêts à partir vers le front. Toutes les permissions furent annulées avec effet immédiat. Nous avons rejoint la *"Rollbahn"*, fûmes embarqués dans des camions jusqu'à la gare de Rossony, chargés dans le train qui nous a transportés dans la région de Vitebsk. Durant ce trajet les avions de chasse Russes, des avions de combat et l'escadrille Normandie-Niemen nous ont copieusement "arrosés". C'était le signe que la grande offensive était commencée.

Nous sommes arrivés devant Vitebsk. Les Russes attaquaient sans relâche et furieusement. Ils semblaient avoir des réserves inépuisables en hommes et en matériels. Du côté allemand, on se rendait bien compte que la guerre de position que nous connaissions depuis un an avait pris fin.

Le matin du 24 juin notre régiment a reçu l'ordre d'entrer en contact avec les attaquants Russes. Les lignes de défenses devant nous n'existaient plus. Les occupants de ces pre-

mières lignes avaient été écrasés et décimés complètement par l'artillerie et l'infanterie russe. Quand nous sommes arrivés, il y avait des morts partout et des blessés graves principalement Allemands, car les Russes avaient déjà ramassé les leurs. Le terrain, à cet endroit où nous étions, était marécageux et les chars allemands ne pouvaient pas manoeuvrer et nous accompagner dans notre contre-offensive. Ces chars d'assaut se sont donc camouflés dans des haies et derrière une petite forêt. Nous, les fantassins, nous avons traversé le marécage et nous sommes montés sur une colline. Mon groupe, avec la mitrailleuse 42, étions sur le côté gauche et nous couvrons notre compagnie. Le premier et le deuxième escadrons avançaient vers un village situé à 800m.

Après un petit moment de répit l'artillerie russe a recommencé à nous bombarder, en même temps que leur infanterie nous attaquait. Nous ripostâmes avec nos mitrailleuses 42, très performantes, et nos petits mortiers de 60. Le radio de la compagnie était à côté de moi dans un entonnoir et il cherchait le contact avec le poste de combat à l'arrière. Il répétait sans cesse *"Hier Gegenstelle Günter -Kommen-Kommen"*. Il a demandé l'appui de notre artillerie. Celle-ci entra en action et peu de temps après nous reçûmes l'ordre de nous replier.

Nous avons ramené nos blessés. Il y avait une pente derrière nous, bien heureusement, car nous devions ramper comme des vers. J'ai cherché le blessé le plus proche en rampant comme un serpent, car nous étions à découvert. Il faisait très chaud ce mois de juin 1944. La sueur coulait sous le casque et tombait à terre. Quand je suis arrivé en bas de la colline, j'ai entendu une voix familière. C'était Louis Holz de Sarrebourg, celui qui avait été condamné à mort, puis gracié. Il était de toutes les missions périlleuses. Nous appelions cette condamnation *"die Frontbewahrung"* et c'était pour la durée de la guerre.

La retraite

Il y avait en face l'infanterie mongole, que nous redoutions comme la peste. La plaine était jonchée de cadavres, hommes et bêtes. C'était comme un cimetière éventré. On entendait encore les cris des blessés. La dernière vague mongole avait attaqué, accompagnée par des petits chevaux russes, résistants... Ils étaient là, abattus par nos mitrailleuses 42, les pattes en l'air, éventrés, puants, gonflés comme des outres. Nous étions à la fin du mois de juin. Il faisait très chaud. Nous devions rester sur place. Les cadavres se décomposaient rapidement sous l'effet de la chaleur. Ils dégageaient une odeur insupportable, surtout le soir quand le vent se levait. Nous sommes restés à cet endroit trois jours durant sans perdre un pouce de terrain. Témoins impuissants de ce spectacle, cloués au sol, refoulant sans cesse les attaquants, nous étions

hébétés, ivres de sommeil, prisonniers de l'absurdité meurtrière des hommes. Quand les Russes ou les Allemands bombardaient ce champ de bataille, nous voyions parfois des corps, des morceaux de chair, des membres humains projetés en l'air et tournoyer sinistrement.

Après chaque attaque, je pensais que j'étais encore vivant... Que le combat continuerait demain et souvent je disais une petite prière pour remercier Dieu de continuer à me protéger. A la fin du mois de juin nous avons appris que nous étions définitivement encerclés. Infanteries, artilleries, panzers, plusieurs divisions étaient pris en tenaille. Mon bataillon a reçu l'ordre de se replier vers l'ouest, en direction d'une forêt dont il ne restait plus grand chose.

Nous avons marché longuement et nous sommes arrivés sur les bords de la Duna, très large à cet endroit et peu profonde. Nous avons suivi un chemin de campagne creux, qu'empruntaient les paysans et qui nous a conduits vers un gué. Le chef du bataillon nous a fait savoir que ce gué était la seule chance que nous avions de sortir de l'encerclement.

Les divisions encerclées se défendaient avec l'énergie du désespoir, retenant à tout prix l'attaque russe. Les Russes ont eu des pertes énormes en hommes et en matériel. A part ma division, qui a pu s'échapper par ce gué, tous les autres ont été fait prisonniers ou sont morts. C'était un désastre pour les Allemands. C'était fini pour eux...

Durant cette retraite et ces combats, je traînais avec moi ce drame de conscience des "Malgré-nous". Confrontés à notre triste sort, revêtus d'un uniforme qui n'est pas le nôtre, qui nous obligeait à nous battre pour survivre, avec une cocarde tricolore dans la poche qui ne nous servait plus à rien, nous étions et nous nous sentions des soldats "oubliés".

Nous nous retrouvions en cette fin de juin sur la Rollbahn qui mène à Polocz, Barawucha, Drissa, Dunabourg, Jacobstadt, et Riga en Lettonie. C'est la Route Sanglante de Vitebsk, la route de la retraite de l'armée allemande sur laquelle des milliers d'hommes ont trouvé la mort. C'était aussi la route de la retraite des troupes de Napoléon, où les courageux pontonniers du général Eblé se sont distingués sur la Bérézina pour protéger la "Grande Armée". Ils avaient vécu l'hiver russe, marchant dans la neige, souffrant du froid, harcelés par les Cosaques du Don. Après deux jours d'éprouvantes marches forcées, notre bataillon a été de nouveau engagé dans des combats d'arrière-garde. De nouveau, les avions de combat russes sillonnaient le ciel et nous survolaient à basse altitude pour nous mitrailler. A chaque fois, nous avions des blessés et des morts.

C'est là, le 6 juillet 1944, que je fus blessé pour la deuxième fois d'un éclat d'obus dans le dos, après 15 jours de combats violents et de retraite exténuante.

Ce jour-là, avant d'être blessé, j'ai eu le bonheur de rencontrer Sutter Charles de St Louis et Lambour Aloyse de mon village. Nous étions étendus dans la forêt, et nous parlions ensemble, lorsque soudain les Russes nous ont bombardés dans cet endroit précis. Ils nous avaient vu entrer dans la forêt, mais pas vu ressortir. Ils savaient que nous étions rassemblés dans ce petit coin et avec toutes leurs pièces ils ont concentré le tir sur nous. Le feu roulant, les orgues de Staline, ont embrasé ce coin. C'était terrible. Les branches des arbres, les cimes tombaient sur nous, sur la tête, même si le casque nous protégeait c'était dangereux et traumatisant. Il y eut beaucoup de morts et de blessés. C'est à ce moment là que j'ai eu un éclat d'obus dans le dos. J'ai senti soudain un choc. J'ai mis ma main dans le dos et je l'ai retirée pleine de sang. J'ai d'abord eu un sentiment de soulagement et j'ai pensé que si ce n'était pas trop grave j'avais une chance de sortir de cet enfer. Partir à l'hôpital, pouvoir se laver, dormir, surtout dormir. Nous étions exténués.

J'ai été évacué dans un hôpital de campagne où un chirurgien m'a extrait l'éclat d'obus. J'ai été endormi avec un tampon narcotique. Quand je suis sorti de l'opération, j'ai vu derrière cet hôpital de campagne des caisses et des croix en bois de bouleau. J'étais à 15km du front. Transporté en camion vers une gare, nous avons été embarqués dans un train sanitaire et dirigés sur Königsberg.

Retour au front

Le 20 juillet j'ai été renvoyé dans ma compagnie. Les besoins en hommes étaient pressants et avec d'autres blessés légers, des Allemands, nous devions repartir au front le plus rapidement possible. Nos blessures n'étaient pas guéries pour autant. J'étais avec deux camarades Allemands. L'un deux avait encore la main toute enflée. Ma blessure dans le dos n'était pas cicatrisée. Je ne me rappelle plus de l'autre camarade.

Nous quittâmes Königsberg en direction de Riga... puis de Dunabourg où le train s'arrêta ; il fallut gagner le front à pied.

Après quelques kilomètres de marche à pied, nous avons subi des contrôles très sévères opérés toujours par ces "Kettenhunde". Nous les appelions ainsi parce qu'ils portaient sur la poitrine une enseigne, signe distinctif de leur fonction, suspendue au cou par une chaînette. Ils étaient habillés d'un vert clair, couleur de la gendarmerie, de la Schutzpolizei de l'époque. C'étaient des supplétifs. Ils étaient féroces et nous les craignons beaucoup. Ils ont vérifié le jour du départ de Königsberg jusqu'à mon arrivée pour voir si je n'avais pas traîné en route et ils m'ont indiqué où se trouvait mon unité et l'endroit où était mon bataillon.

Après une demi-heure de marche, j'ai retrouvé mon batail-

lon ou plutôt ce qu'il en restait. Je saluais les survivants ; ils étaient à peine 50 sur les 450 jetés dans la bataille autour de Vitebsk.

Le 7 août 1944, je me trouve à nouveau sur le champ de bataille.

L'infanterie russe nous a attaqués par vagues successives. Nos mitrailleuses, les mitraillettes, les mortiers, les lance-grenades sont entrés en action avec une efficacité terrible. Les vagues d'assaut russes sont fauchées. Beaucoup de morts et de blessés jonchent le sol. Les chars russes que j'ai encore vus passer à ma droite, tiraient dans toutes les directions. Derrière nous, les chars allemands répondaient. C'étaient des "Tigres". Ils ont "accueilli" ces chars russes avec une précision mortelle. Je vois encore les fumées noires qui montaient dans le ciel en sortant de ces véhicules en feu, touchés à mort.

J'ai soudain senti un choc et perdu connaissance. Quand je me suis réveillé, j'étais à terre dans le trou, le sang coulait de partout. J'ai tout de suite compris que j'étais gravement atteint. Mon bras droit était comme paralysé. J'ai réussi à sortir du trou pour marcher vers l'arrière. Je suivais un sillon assez profond et je suis tombé plusieurs fois. Mes forces, je m'en souviens, s'épuisaient et j'allais ne plus pouvoir continuer quand j'ai rencontré un messenger qui m'a aidé à marcher vers le poste de combat qui dirigeait les opérations. Durant ce court trajet, j'ai reçu encore deux blessures par éclats d'obus. L'un s'est fiché dans la cuisse, l'autre a pénétré au-dessus du genou. Arrivé au poste, on m'a couché dans un trou sur des branchages et l'infirmier m'a prodigué les premiers soins. Il m'a serré la main gauche et en voyant toutes ces blessures il m'a dit : "Camarade, pour toi la guerre est finie -für dich ist der Krieg aus." Oui, pour moi la guerre était finie, mais pas les souffrances. Un autre calvaire commençait. Le soir, des charrettes tirées par des petits chevaux, les "Panierwagen" sont venues nous chercher. Nous étions de nombreux blessés.

Nous sommes arrivés au poste de secours. Je saignais toujours. J'ai eu un nouveau pansement, puis chargé sur une ambulance de la Croix Rouge avec d'autres blessés. Après une heure de route très pénible, car la douleur des blessures s'avivait, la voiture s'est arrêtée devant une église. J'étais toujours conscient. Déchargé et transporté sur une civière, les ambulanciers m'ont déposé dans cette église non loin du maître-autel, sur de la paille. Mon pansement autour de la figure était rouge de sang. Mon visage, emmitoufflé dans les bandages, me faisait mal et il m'était impossible de parler. Mon bras droit paralysé. Le muscle (biceps) était arraché. Il avait été traversé par un éclat d'obus. La poitrine me faisait mal aussi. Deux éclats avaient touché mon portefeuille où j'avais mis mes papiers, photos et documents et où j'avais remis ma carte d'identité française avec le petit drapeau bleu, blanc, rouge. Un de ces éclats ricochant sur le portefeuille n'a pas pénétré plus profondément dans la poitrine, mais il a encore traversé le bras, alors qu'un troisième éclat, lui, avait arraché le biceps. Cet éclat a entaillé une profonde blessure qui me fait encore souffrir aujourd'hui quand je fais trop d'effort. L'autre éclat a pénétré et est resté fiché entre deux côtes. J'ai ramené avec moi ce portefeuille, précieux talisman, témoin irréfutable d'une protection inexplicable. Il est pour moi la preuve matérielle que je n'ai pas rêvé et que j'ai été préservé. Un autre éclat, celui qui s'était logé dans la cuisse, est resté là plus de six mois. J'avais une poche de pus qui suintait. J'avais mal, mais je ne me plaignais pas. J'étais trop content de ne plus être au front. Les chirurgiens m'ont finalement opéré et me l'ont donné après l'avoir enlevé. Je garde cet éclat comme une relique. Deux autres éclats m'ont fracassé la mâchoire. Ils l'ont traversé de gauche à droite, me laissant avec une plaie béante qui m'a maintenu au lazaret durant deux ans, et fait aussi été touché au-dessus du genou. Voilà, l'homme à terre mais vivant.



Deux éclats d'obus en ricochant sur le porte-feuille d'Aloyse ont abimé les photos qu'il contenait.

Transféré d'hôpital en hôpital dans des conditions épouvantables au rythme de la défaite allemande, A. Zimmermann resta hospitalisé en Allemagne jusqu'au 12 mars 1946, date à laquelle il put enfin retrouver sa chère Lorraine.

Aloyse Zimmermann
avec la complicité
d'Hubert France

Double évasion d'un aviateur américain



Capitaine Edward W. Appel

Le 5 septembre 1944, peu après l'aube, les 739 bombardiers de la mission 605 décollaient de plusieurs terrains de Grande Bretagne, pour traiter un triple objectif. 218 d'entre eux avaient été assignés au bombardement de Stuttgart, 303 à celui de Ludwigshafen et 218 devaient bombarder la gare de triage de Karlsruhe.

Parmi ces 218 bombardiers, se trouvait le B24 «Liberator» N° 42-50511 du 564^e escadron, du 389^e Groupe de Bombardement, de la 8^e Air Force des États-Unis. Il assurait les fonctions de N°2 de ce raid. Aux commandes, se trouvaient le lieutenant Frazee et le capitaine Appel. Pour ce dernier c'était la trentième mission de guerre et à l'issue, son tour en Europe serait achevé et il pourrait rentrer aux États-Unis. Mais le destin, ce jour-là, en avait décidé autrement et la mission allait se terminer à 11h35, en contrebas de la route entre Surbourg et Soultz sous Forêts.

L'appareil avait décollé de la base aérienne d'Hethel dans le Norfolk. À l'approche de l'objectif alors que le bombardement allait débuter, l'appareil fut atteint sur son aile droite par plusieurs obus de 88 de la DCA allemande. Avec deux moteurs hors service, les câbles des commandes de gouvernail sectionnés, les pilotes tentèrent un retour vers les lignes amies. Mais celui-ci s'avéra impossible, tant l'avion perdait rapidement de l'altitude. Après l'avoir allégé des bombes et de tout ce qui était devenu inutile, les membres de l'équipage durent se résoudre à abandonner l'appareil à très faible hauteur. Malheureusement deux d'entre eux périrent. Les corps sans vie du 1^{er} Lieutenant Charles W. Davis, bombardier, et du Second Lieutenant Théodore E. Rachel, navigateur, furent retrouvés près des villages de Preusdorf et de Hoelschloch. Sept membres furent faits prisonniers, le Capitaine Paul Anderson, qui était à bord en tant que simple observateur, le 1^{er} Lieutenant Kenneth Frazee, pilote, le second Lieutenant Charles Steinforth, navigateur, le S/sergeant Louis Troclair, mécanicien, le T/sergeant Raymond Keller, le S/sergent George Steel, tous deux mitrailleurs et le 1^{er} Lieutenant William Beasley navigateur.

Trois membres réussirent néanmoins à s'échapper. Les T/sergeant Maynard Latten, opérateur radio et le S/sergeant Curtis Hodges, mitrailleur, après avoir marché jusqu'à Wilwisheim furent cachés par la famille Breining. Après deux semaines ils décidèrent de rejoindre les lignes amies et revêtirent des tenues civiles. Ils sont accompagnés par M. Charles Gerber chez le curé ou le pasteur de Volksberg. Ce religieux ainsi que les deux aviateurs seront arrêtés par les allemands. Ils mourront probablement exécutés par les nazis au camp du Struthof près de Schirmeck.

Seul, le Capitaine Edward W. Appel réussit son évasion. Après 3 nuits de marche, il fut recueilli par une famille courageuse dans le village de Hochfelden. Caché pendant plus de 2 mois et demi, il put attendre l'arrivée des troupes alliées.

Voici le texte écrit par le Capitaine E.W. Appel (traduction de courtoisie) :

« Après avoir effectué 29 missions de guerre, il m'en restait une seule et dernière à exécuter avant de terminer mon séjour en Europe et regagner les États-Unis. Les membres de mon équipage habituel avaient déjà réalisé leurs 30 missions en se portant volontaires avec d'autres équipages, lorsque nous-mêmes n'étions pas prévus aux ordres de vol. Donc, cette fois, je devais voler comme commandant de bord avec l'équipage du Lieutenant Frazee, un équipage que je ne connaissais pas. Il faut noter que le nombre de membres de cet équipage était exceptionnellement porté à 12 hommes.

C'était le 5 septembre 1944 et la cible était une gare de triage, près de Karlsruhe. Nous avions été désignés leader en second d'un dispositif de 218 bombardiers B24 et je me souviens que nous volions aux instruments car la visibilité n'était pas bonne, sur presque tout le trajet.

Juste avant d'atteindre le point initial, nous aperçûmes le sol. On avait à peine débuté le largage des bombes que des obus de 88 de la DCA allemande nous atteignirent. Nous prîmes un monstrueux coup sur l'aile droite qui détruisit les deux moteurs. Les deux moteurs de gauche continuèrent à fonctionner à fond mais sans leur turbo et les réservoirs d'essence étaient percés. Les câbles du gouvernail étaient sectionnés et donc nous ne pouvions plus nous diriger. Le pare-brise était rentré dans le cockpit avec le souffle de l'explosion et le carburant était partout. J'ai pensé un instant que nous allions brûler. Pour un demi tour, nous gérions notre virage avec nos ailerons,

mais nous perdions rapidement de l'altitude. Avec deux moteurs hors service et sans turbo sur les moteurs restants, ni gouvernail, un B24 tombe comme une pierre. À ce moment, j'étais vraiment désolé pour le Capitaine Paul Anderson qui était un de mes amis ; nous étions originaires de la ville de Redfield dans le Dakota du Sud. Il avait voulu effectuer cette mission avec moi. Il était assis dans le cockpit entre les deux pilotes. Il n'était pas supposé être avec nous, et maintenant nous étions dans une situation où ni lui, ni nous n'allions pouvoir exécuter cette mission.

Avant tout, il nous fallait larguer les bombes. La plupart d'entre elles ont dû faire l'enfer aux troupeaux dans les champs. Ensuite, les membres d'équipage larguèrent tout ce qu'ils pouvaient afin d'alléger l'appareil. Nous étions à 24 000 pieds (environ 8 000 m), mais en 25 miles nautiques (environ 40 km) nous avions perdu 10 000 pieds (environ 3 000 m). À ce moment, nous savions que nous ne pourrions pas rejoindre les lignes amies qui se trouvaient encore à 100 miles (180 km). Il était temps d'évacuer l'appareil et c'est ce que tous nous fîmes !

Quand mon parachute s'ouvrit, j'étais à quelques secondes de toucher le sol, dans un champ labouré. J'appris plus tard que nous avions perdu 4 hommes. Le navigateur et le mitrailleur de nez sautèrent les premiers et leurs parachutes ne se sont pas ouverts. Deux autres membres, cachés environ un mois dans une ferme par la Résistance, décidèrent de quitter leur planque et de rejoindre nos lignes en tenue civile. Ils furent arrêtés par les Allemands et traités en espions. Ils furent envoyés à Schirmeck probablement exécutés dans ce camp. Mon ami Paul Anderson prit résidence dans un « Stalag Luft », tout comme les 6 autres membres d'équipage.

Après avoir atterri dans ce champ labouré, j'ai enterré sommairement mon parachute. En regardant derrière moi, je pus voir à un demi-mile (moins d'un km), les deux derniers membres qui avaient sauté, courir l'un vers l'autre. Mais il y avait également des fermiers qui couraient vers eux, aussi je décidai de ne pas les rejoindre. Je me cachai un moment dans une vigne, mais rapidement je compris que ce n'était pas une place idéale pour se cacher et je décidai de me lever. J'aurai dû d'abord regarder !

Comme je me levai, il y eut beaucoup de cris : « HAAALT ! ». En regardant derrière moi, je vis des soldats allemands marchant en ligne dans un champ, armés de leur fusil. Ils auraient pu aisément me tirer dessus, mais ils continuèrent à crier : « HAAALT ! ». Je fis celui qui n'entendait pas et continuai à m'éloigner. Je ne me retournai pas, car certainement là, ils auraient tiré ! Je marchai jusqu'à un bosquet, puis couru comme un lapin effrayé, jusqu'à un étang dans lequel je plongeai et me cachai dans les roseaux. Ils savaient que j'étais là, car ils se regroupèrent au bord de l'eau et tirèrent au travers des roseaux. « Ils me mirent une frayeur du diable ! ».

Finalement, tous partirent sauf un que je pouvais observer debout scrutant les lieux. Après un moment ils revinrent et recommencèrent à tirer. Enfin, ils partirent et j'attendis sans bouger l'obscurité du soir, pour me faufiler hors de l'eau.

Je marchais la nuit, vers l'ouest et la ligne de front,



Louis et Marie Wencker
"Ils sauvèrent ma vie"

me cachant le jour en utilisant n'importe quelle cachette. Quand j'avais faim, je « festoyais » de ce que je trouvais dans les champs des fermiers. J'avais également mon kit d'évasion avec des rations alimentaires concentrées. Boire était une autre affaire ! Quand dans l'obscurité du soir, je rentrais dans un village, je marchais d'un pas lourd et tranquille, comme l'aurait fait un habitant des lieux, jusqu'à un abreuvoir et pompais l'eau dans un seau que je portais hors du village et personne ne faisait attention à moi.

Enfin, après 3 jours de marche (le 8 septembre), je marchai de jour à travers champ. Il y avait un fermier (M. Louis Wencker) et sa femme (Marie), ramassant des rutabagas et les chargeant dans leur charrette. Ils me demandèrent si j'étais américain et je leur répondis par l'affirmative. Ils me dirent alors de monter dans la charrette. Comme à ce moment-là, j'avais fichtrement froid et faim, je me suis dit que je n'avais pas grand-chose à perdre. Pour être libre, je devais encore passer les montagnes à l'ouest dans lesquelles les deux armées s'étaient enterrées et tiraient sur tout ce qui bougeait. Après être monté dans la charrette, ils me couvrirent avec des sacs en toile de jute et me ramenèrent dans leur maison dans un petit village (Hochfelden). Ils me cachèrent avec leur fils dans la grange, car celui-ci aussi se cachait des Allemands. (Cette famille était française !). Nous restâmes tous deux cachés jusqu'à la fin du mois de novembre (le 23), au moment où les Allemands furent chassés du village et que nos tanks et nos camions arrivèrent dans les rues. J'étais libre ! »

Cette histoire de pilote évadé aurait pu s'arrêter là. Mais c'était mal connaître le Capitaine Edward W. Appel. ...

« Je retournai en Angleterre et bien que les ordres étaient de me renvoyer aux États Unis, je décidai, au lieu de rentrer à la maison, de rester en Europe et d'essayer de rejoindre un Groupe de Chasse. Je pense que la première raison était que je n'étais pas satisfait de la manière dont mon tour en Europe s'était terminé. Et aussi que j'avais été chanceux avec la FLAK (DCA) ! Je partis pour le 56^e Groupe de Chasse et dit au Colonel Dave Schilling que je voulais voler sur avion de chasse. Il répondit simplement « Bien sûr, venez ».

Cela avait été assez facile de passer d'un bombardier à un chasseur. C'était comme de passer d'un camion à une motocyclette ! Après ma transformation sur chasseur bombardier P47 Thunderbolt, j'effectuai 16 missions de bombardement, de mitraillage et d'escorte. Ma dernière, le 16 avril 1945, me vit occupé à mitrailler le terrain de Mühldorf à 50 miles à l'Est de Munich.

J'arrivais sur les lieux et je tirais sur des Me 109 stationnés sur le terrain. Soudain, je pris un paquet d'obus de la FLAK et je me souviens d'avoir vu des trous apparaître sur les ailes. Ensuite, le moteur commença à ne plus tourner rond et perdre de la puissance. Je grimpais, ce que je n'aurais pas dû faire au dessus d'un aérodrome ennemi, et là j'ai vraiment commencé à en ramasser...

J'atteignis rapidement les limites du terrain, mais même la manette des gaz poussée au maximum, je n'obtins aucune puissance et ma vitesse continua à chuter. Je tentai de franchir la dernière colline avant de me poser sur le ventre, mais je n'avais pas encore franchi cette colline que l'aile droite décrocha et s'enfonça. L'avion partit en tonneaux et je pensai « c'est la fin » je vais mourir. Les ailes se détachèrent et par miracle l'avion se posa sur le ventre. Je m'entaillai légèrement le genou et le coude en me cognant dans le cockpit. Au début, j'ai cru que je saignais de partout, mais ce n'était juste que de l'huile chaude du moteur.

Je laissai ma May West et mon parachute et m'extirpai de l'épave. Des fermiers regardaient mais ne bougèrent pas. Je partis en courant au travers des bosquets. Au delà se trouvait un petit village qui s'étirait le long de la route. J'allais traverser ce village, quand des soldats venus de l'aérodrome que je venais juste de mitrailler, arrivèrent derrière moi et commencèrent à tirer. Dans le village, deux soldats allemands surgirent et dégainèrent leurs armes en hurlant « HAAALT ». Malgré tous ces tirs en ma direction, j'ai prétendu être un allemand courant pour échapper aux américains. En réponse je leur criais « NICHT HALT, AMERICAN KOMMEN ». Ils se retournèrent et regardèrent dans la direction d'où je venais avec des yeux écarquillés. Je continuais à courir. Ensuite, ils se retournèrent à nouveau vers moi en pointant leurs armes et hurlant « HAAALT » !

Je stoppai et montrai la direction des bois en criant "NAY, NAY NICHT HALT, AMERICAN KOMMEN!". Ils se retournèrent à nouveau et regardèrent les autres bosquets d'où



Edward évadé derrière les lignes ennemies - 1944

étaient supposés venir les américains. Aussitôt je détalai. Je courus à travers les bois et franchement, je souris en pensant aux ennuis qu'allaient avoir ces soldats après m'avoir laissé s'échapper.

Je ne réussis pas à trouver une cachette sûre car les sous-bois étaient nettoyés, alors je grimpai à la cime d'un grand arbre et restais simplement là. Bientôt les soldats arrivèrent, ils marchaient en ligne fouillant partout sous les arbres avec leurs fusils, mais ils ne firent que passer. Je restais dans l'arbre jusqu'à la nuit puis en descendis pour marcher au Nord Ouest, vers la ligne de front.

Je marchais la nuit et me cachais le jour, comme je l'avais fait précédemment. Je possédais quelques kits d'évasion avec boussole, cartes, lames de scie à métaux et rations de combat. J'avais également mon colt .45 qui m'était d'une grande consolation, même si je ne l'utilisais pas.

Une nuit, j'arrivai au bord du Danube (ou peut être de l'Isar). J'utilisai les lames de scie pour couper une chaîne qui arrimait une embarcation. Celle-ci était reliée à une poulie par un câble qui traversait la rivière. Je sautai dans l'embarcation et dus utiliser la barre pour la traversée tant le courant de cette rivière venue des Alpes était fort. J'arrivai au bord d'une autre rivière (Danube ?) et fis la même chose pour traverser. J'arrivai à ce que je pensais être une troisième rivière et répétais mes actions précédentes, pour me rendre compte que j'étais au milieu d'un lac. J'aurai pu le contourner ! Je me sentis un peu penaud au milieu du lac, mais personne ne m'avait vu, et jusqu'à présent j'étais toujours libre.

À un moment, j'arrivai à un endroit dans la montagne qui ressemblait à un grand hôtel ou à un hôpital. Je n'y vis personne et en observant mieux, je découvris qu'il y avait d'un côté une écurie avec un cheval et de l'autre côté, une auberge ou un hôtel. Entre les deux il y avait une allée. Je parcourus l'allée et ouvris une porte du côté de l'écurie. Je pris la couverture du cheval et remplis mes poches de pommes de terre. J'allais ressortir quand soudain des soldats allemands arrivèrent et passèrent juste près de la porte derrière laquelle je m'étais caché. Après leur départ, je courus aussi vite que je pus vers les bois.

Une autre fois, j'étais simplement assis dans les bois, attendant que la nuit tombe pour repartir, quand j'entendis un bruit derrière moi. Me retournant, je vis deux civils avec leur hache levée se dirigeant vers moi. Je dégainai mon .45 et les menaçai en criant « Halte ». Comme ils continuèrent d'avancer, je criai plus fort. L'un des deux stoppa, mais le second continua d'avancer. Maintenant il se trouvait à quelques pas et ne semblait pas vouloir s'arrêter. Je le visai entre les deux yeux et commençai à appuyer sur la



La fille du capitaine Appel, Juliann Pendolino, aux côtés de Jean-Marie Sander, maire d'Ohlungen, lors de la reconstitution de la marche effectuée par son père en septembre 1944

détente, avant qu'il ne me fende le crâne. Le premier lui a dit quelque chose et finalement il s'arrêta. Le premier déguerpît, mais l'autre resta là à me regarder. Je suppose que le premier était parti chercher de l'aide. Je ne voulais tuer personne, si je n'y étais pas obligé, car si je le faisais, je serai dans un beau pétrin, si ils m'attrapaient ! Je partis en courant avec le type aux trousses me criant « HAAALT » ! Je le distançai rapidement et continuai néanmoins à courir.

Une autre fois, juste au lever du jour, j'arrivai jusqu'à une maison et je frappai à la porte. Un homme ouvrit, je lui dis que j'étais un pilote américain et que je voulais de la nourriture. Il me fit rentrer et m'asseoir à la table. Il me donna du pain, de la viande et du café. Je ne voulais laisser sortir personne de la maison. Je posai mon pistolet sur la table et maintins tout le monde à distance. Ensuite je partis et fis plusieurs kilomètres de façon à ce qu'ils ne puissent me rattraper. En fait, plusieurs familles m'ont donné de la nourriture durant mon périple.

Finalement, j'arrivai près de la ligne de front où il y avait de nombreux tirs. Je me cachai dans un fossé, couvert d'épais branchages. Ça ressemblait à une vieille tranchée de la 1^{ère} guerre mondiale !

Une nuit, des éléments de l'armée allemande firent mouvement et passèrent à proximité. Pendant deux jours, je me retrouvai sur la ligne de front entre deux armées qui se tiraient dessus en utilisant principalement de l'artillerie. Les obus qui touchaient les arbres faisaient jaillir des éclats

partout autour de moi.

Une nuit, les tirs vinrent de l'Est et le lendemain je rampai jusqu'à l'orée du bois et regardai la route. Je vis des camions légers (véhicules Dodge appelés Weapon cars) et des tanks, c'était vraiment les Nôtres ! Je sortis du bois les mains en l'air, car je n'avais pas envie de me faire tuer par ma propre armée.

Je me dirigeai vers une unité d'artillerie qui était ma même unité rencontrée en Novembre à Hochfelden. C'étaient les mêmes officiers et le même Colonel. Aux yeux de ce Colonel, je parus cette fois un peu suspicieux et il pensait peut être que j'espionnais pour ceux d'en face. J'étais à nouveau libre !

Lorsque j'arrivai à Paris, la guerre était terminée. Ensuite, j'embarquai sur un bateau de transport de barges de débarquement, pour traverser l'Atlantique vers les États-Unis, au milieu de nombreux ex-prisonniers de guerre.

Épilogue

Durant l'été 1945 alors que j'aidais mon père à moissonner, je vis arriver le Capitaine Paul Anderson. Il venait juste d'être libéré du camp de prisonniers. Ses premiers mots pour moi furent : « Toi, fils de p..., tu m'as amené en voyage au dessus de l'Allemagne et tu m'y as laissé ! » ■

Capitaine E. W. Appel
Document transmis par Étienne Adloff



Juin 2017 : 75e anniversaire du massacre de Lidice - République Tchèque
et Rencontres sur le site mémoriel de Terezin - 8 au 12 juin 2017

Les Amis de la Fondation pour la mémoire de la déportation du Bas-Rhin et du Haut-Rhin ont rencontré leurs partenaires de la République Tchèque en juin 2017.

Lidice est la tragédie d'innocents désignés coupables et tués pour l'exemple en 1942.

Dans le cadre de leurs activités de développement international, les AFMD 67 et 68 (Bas-Rhin et Haut-Rhin) ont participé pendant 4 jours aux cérémonies du Souvenir à Lidice et sur le site de la Forteresse et du Ghetto de Terezin. Répondant à l'invitation des dirigeants des Mémoriaux de Lidice et Terezin, nos deux DT ont formé une « Délégation Française » de 4 personnes pour participer à ces cérémonies internationales d'une grande ferveur et empreintes d'une réelle implication fraternelle européenne.

C'est le 10 juin 1942 que le village de Lidice est encerclé sur ordre de Hitler, en représailles de l'attentat mortel contre Heydrich, réalisé par la Résistance à Prague (Opération Antropoid préparée depuis Londres). Un massacre est perpétré et mis en scène par les SS et le but est de raser le village pour l'exemple ; 340 victimes sont dénombrées au total.

173 hommes sont fusillés immédiatement – 203 femmes déportées à Ravensbruck, dont 60 ne reviendront plus – 105 enfants rassemblés et « triés » pour des destinations criminelles : 82 sont gazés dans des bus à Chelmno (Pologne), 9 enfants à profil aryen recueillis dans des familles allemandes, 7 enfants de moins d'un an confiés à une institution de Prague (projet Lebensborn).

17 enfants reviendront à Lidice après guerre suite à de longues recherches et sur les 7 bébés nés après la destruction de Lidice seuls 2 survivront. Le village a été dynamité puis rasé afin de le rayer de la carte. Les opérations ont été filmées par les nazis pour leur propagande de représailles pour toute future atteinte à un dignitaire du Reich.

Dès septembre 1942 le gouvernement britannique sous l'égide de Dr. Barnett Stross a créé l'initiative « Lidice stall live » — Lidice doit vivre — et cela s'est traduit après 1945 par la construction d'un nouveau village à proximité de l'ancien, avec entre les deux « le Jardin de la Paix et de l'Amitié ».

Plus de 23 000 roses y sont plantées et la Rose de Lidice est devenue le symbole de la commune. Ce lieu est une belle leçon sur l'histoire de l'humanité ; de la plus terrible noirceur du crime collectif à la renaissance d'un village et le retour de l'espoir, on revient renforcé d'une telle visite ; ne jamais renoncer au travail de mémoire et à sa transmission ! C'est notre dette envers ceux qui ont lutté contre le mal.

Impossible aussi de quitter Lidice sans une pensée douloureuse vers Oradour sur Glane qui souffrira de la même manière deux ans plus tard en 1944 en terre française.

Terezin, ses forteresses et le Ghetto

À une soixantaine de km se trouve Terezin où nous avons été accueillis par le Directeur Vojtech Blobig après une visite guidée de la petite forteresse qui sera ensuite suivie par la visite de l'ancien Ghetto.

Les deux parties de la forteresse de Terezin ont été transformées en un grand établissement de persécution à partir de juin 1940. La petite forteresse devient alors la prison de la Gestapo de Prague dès l'occupation des pays tchèques par les nazis.

La forteresse principale devient un ghetto, camp de concentration pour les juifs, à partir de novembre 1941. L'ensemble de Terezin est devenu une ville derrière les barreaux – dont les habitants d'origine ont été déplacés d'office — jusqu'au 20 avril 1945.

Le Ghetto remplissait trois fonctions : transit — décimation — propagande. Le destin réellement tragique des prisonniers de Terezin était « la solution finale de la question juive » sous une image fautive « d'implantation autonome » diffusée par les nazis.

140 000 hommes, femmes et enfants de plus de 6 pays d'Europe furent déportés à Terezin.

Cette visite nous a permis d'évoquer le travail réalisé par les strasbourgeois Claire Audhuy et Baptiste Cogitore depuis 2015. Ils ont transcrit les écrits, la pièce de théâtre et les dessins* du jeune Hanus Hachenburg, orphelin de 13 ans, interné à Terezin, puis à Birkenau où il fut assassiné en juillet 1944.

La pièce de théâtre « On a besoin d'un fantôme » se trouvait dans le Journal secret Vedem confectionné clandestinement au camp dans la caserne L417 par le groupe de jeunes déportés. Claire et Baptiste ont mené un travail de mémoire par la mise en scène de cette pièce avec des élèves de plusieurs établissements. En final ils se sont rendus à Terezin en 2016, avec les élèves, pour une représentation sur les lieux. Cette remarquable démarche prend tout son sens lorsqu'on découvre les documents originaux présentés sous vitrines au mémorial de Terezin.

*Un livre a été édité en 2015 par Rodeo/D'Ame ; « On a besoin d'un fantôme, suivi de poèmes et dessins de Hanus Hachenburg ». Nous le recommandons de tout cœur à tous ceux qui souhaitent

mieux connaître le génie de ce jeune auteur juif de 13 ans, assassiné à 15 ans. Il réécrit le nazisme et la vie du camp en une farce bouffonne pour marionnettes, farce interprétée par les élèves

du lycée Rostand de Strasbourg au mémorial de Schirmeck en juin 2016 (voir Courrier du Mémorial n°27 et 28).

Quatre journées sous le signe d'une belle amitié

Ces 4 journées de cérémonies et de visites se sont déroulées sous le signe d'une belle amitié, avec des accueils chaleureux dans tous les lieux et à chaque fois un accompagnement de qualité. Il est certain que Jean-Michel Roth de la DT 67 est un orfèvre en matière d'organisation de voyages et de culture de l'amitié européenne - et ceci explique cela !

Nos amis Tchèques regrettent que trop peu de Français se déplacent et nous ont encouragés à transmettre leur amitié et leur souhait de nouvelles visites en 2018.

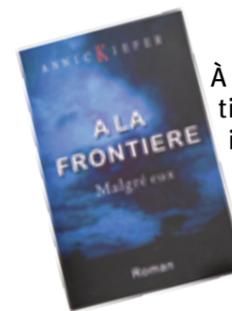
LE GROUPE ÉTAIT COMPOSÉ DE :

J. Michel Roth DT 67
Thierry Heidmann ONAC
Jeannine Bazia ANACR
Arlette Hasselbach DT 68.

Texte rédigé en commun
par Arlette Hasselbach et Jean-Michel Roth.
Pour tous renseignements complémentaires :
tél. 06 48 78 50 04 ou aha68@orange.fr

À lire

Annick Kiefer, À la frontière. Malgré-eux, 2017



À l'heure où l'Europe commémore la sortie de guerre en 1918, paraît un roman inscrit dans la sortie de la seconde guerre mondiale en Alsace. Aucun historien n'a encore investi ce sujet si difficile dans cette province à l'histoire bien particulière¹. Si les travaux sur la « dépaïténisation » de la France et sur la dénazification de l'Allemagne d'après-guerre sont nombreux, l'Alsace, qui s'en étonnera ?, n'a pas bénéficié de cette salutaire opération de nettoyage des plaies.

Dans l'Alsace des villes et des villages, l'immédiat après-guerre fut pourtant un second temps de souffrances après celles de l'annexion de fait à l'Allemagne nazie. Les morts en exil, en camps ou au combat manquent douloureusement. Quelques Alsaciens accusés d'adhésion active au nazisme subissent l'épuration. Ils côtoient les survivants du front russe et de Tambov, les engagés dans les armées de libération qui portent parfois la lourde responsabilité de la « transplantation » de leur famille en Allemagne, les survivants de la Shoah qui a décimé l'une des communautés les plus dynamiques du judaïsme européen, sans oublier tous les Mitläufer, si nombreux et si pressés de refermer la parenthèse.



Annick Kiefer raconte ces années d'après-guerre dans lesquelles se débattent ses personnages : Elisabeth, enfermée dans sa honte, part à la recherche de son frère Charles, un simplet broyé par les événements. Elle rencontre dans sa quête des autonomistes dévoyés en nazis, collaborateurs zélés du nouveau régime, Louis le héros résistant si honteux d'avoir condamné ses parents à la « transplantation » loin de leur village du Sundgau et qui en sont morts, Marcel l'enfant mal aimé revenu définitivement abîmé par les combats sur le front russe et par Tambov, et tous les bien-pensants et autres mauvaises langues.

Dans ce roman, les personnages insérés dans la Grande histoire permettent au lecteur de ressentir des vérités humaines qui échappent au discours scientifique. Dans cette fresque alsacienne, les destins entremêlés des personnages donnent à voir sur trois générations les blessures collectives qui ont empoisonné la région depuis 1870.

En ce sens, ce roman prend sa part, une belle part, dans l'accomplissement du devoir d'histoire.

Marie-Claire Vitoux, historienne

**À la frontière. Malgré-eux, 18,90 euros.
À la frontière. Ce qu'elle a fait d'eux, 17,90 euros.**

¹ À l'exception de l'étude de Jean-Laurent VONAU, L'épuration en Alsace, La Nuée bleue, 2005.



Viendra un jour peut-être où, quand la mémoire vive se sera estompée et que les voix des derniers survivants se seront tues, quand il n'y aura plus personne pour raconter l'histoire telle qu'elle a été et que les lieux même de l'horreur auront été détruits, viendra un jour peut-être où Auschwitz et les camps de la mort ne seront plus qu'une "rumeur". Une notion vague et indistincte relevant de l'opinion et non plus de la vérité historique. Alors, toutes les digues auront été rompues, ce sera le règne des faussaires.

Le projet de loi validé par le Sénat polonais est un pas dangereux dans cette direction. Ce n'est pas le premier. Depuis son arrivée au pouvoir en 2015, le gouvernement ultra nationaliste "Droit et Justice" (PiS) réécrit par petites touches le livre d'histoire de la Nation pour en faire un roman national idéal. Il raye, biffe, rature des pans entiers des annales du pays.

Il s'agit, pour les idéologues du PiS, de s'approprier le passé. D'épurer la mémoire collective. De la laver de tous ses péchés. Pour bâtir un

socle sur lequel ériger un peuple qui aurait de tout temps été héroïque et admirable, seulement héroïque et admirable.

En envisageant d'interdire à quiconque d'évoquer la moindre responsabilité de l'Etat et des citoyens polonais dans la commission des crimes nazis, le gouvernement se livre à un exercice très inquiétant. Lutter contre l'usage effectivement impropre de l'expression "camp de la mort polonais" ne peut justifier ce révisionnisme d'Etat. Nier la participation de certains citoyens, fut-elle contrainte et forcée, est une réécriture inadmissible de l'histoire. C'est une insulte qui lui est faite, ainsi qu'à toutes les victimes.

En Pologne comme partout, il y a eu des salauds et des gens admirables, des bourreaux et des victimes. Et ce passé, il faut savoir le regarder en face. Même si c'est douloureux. Une Nation ne se construit jamais sur un mensonge.

Les Dernières Nouvelles d'Alsace du vendredi 2 février 2018

Directeur de la publication : Marcel Spisser.

Coordination : Monique Klipfel, Philippe Schuhler et Gérard Zippert.

Rédaction : E.W. Appel, Mireille Biret, Pascal Coquis, Hubert France, Arlette Hasselbach, Barbara Hesse, Sabine Menu, Jean-Michel Roth, Sébastien Soster, Marcel Spisser, Bernard Veit, Marie-Claire Vitoux, Aloyse Zimmermann.

Réalisation : CANDIDOL

Impression : Gyss / Photos : D.R. Dépôt légal : mars 2018

© Tous droits de reproduction réservés.

AMAM Président Marcel SPISSER Trésorier Philippe SCHUHLER

amam.schirmeck@laposte.net www.memorial-alsace-moselle.com

L'AMAM est soutenue par :



Pour les communes voir pages I à IV.

Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial de l'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie.

Adhère à l'AMAM en photocopiant (si possible) le bulletin ci-dessous et en l'envoyant à : Marcel Spisser / 46 rue de Ribeauvillé / 67100 Strasbourg / spissercatherine@aol.com

NOM PRÉNOM

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE

CP..... VILLE

TÉL..... EMAIL

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

- Cotisations : 25€ pour les personnes physiques, 20€ pour les établissements scolaires, 30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants, 60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1000 habitants, 100€ pour les communes et les communautés de communes de 1 001 à 5 000 habitants, 200€ pour les communes et les communautés de communes de 5 001 à 10 000 habitants, 300€ pour les communes et les communautés de communes de plus de 10 000 habitants